

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1892

No. 12

Fable

LE LOUP DEVENU BERGER

Un loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis du voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
"C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau."

Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément ;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette.
La plupart des brebis dormaient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire ;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir, ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup ;
C'est le plus sûr de beaucoup.

JEAN DE LA FONTAINE.

UN CONSEIL.

Nous avons oublié dans notre dernier numéro de féliciter le *Monde* sur l'attitude indépendante qu'il a adoptée envers les journaux qui ont entrepris d'excuser la conduite ignoble de l'auteur du scandale terrible qui vient d'ébranler les bases même de tout notre système social.

Nous concevons parfaitement que les écrivains fassent la besogne pour laquelle ils ont été créés et mis au monde. Mais, dans leur propre intérêt, ils devraient comprendre que nous avons marché depuis qu'ils ont vu le jour.

Nous avons donné à notre clergé la richesse, la considération, le respect, les plus hautes positions; est-ce trop demander aujourd'hui qu'il nous laisse nos femmes?

Nous avons à défendre l'honneur de nos familles, et si le mauvais exemple vient de haut, il est d'autant plus pernicieux.

Voilà le sentiment qui nous pousse à nous insurger contre le crime qui vient d'être commis à notre détriment.

Dès à présent, il faut tracer une ligne de démarcation quelque part, et c'est à ce point que nous avons décidé de la mettre.

Nous avons dit et prouvé que nous étions partisan de la liberté individuelle la plus absolue, et nous réitérons cette affirmation: Si ces messieurs veulent bien être guillotins sans protestation, c'est leur affaire, et ce n'est certes pas nous qui y trouveront à redire; mais d'un autre côté nous réclamons le droit de régimber, et de faire tous nos efforts pour ne pas l'être nous-mêmes.

Maintenant, Monseigneur, nous avons un conseil à vous donner. On nous accusera peut-être d'être présomptueux, mais notre amour du prochain est tellement grand, sans que ça paraisse, que nous courons le risque de vous déplaire.

Jetez votre œil d'aigle autour de vous, Monseigneur, sans trop vous éloigner de votre palais, cependant; et avec la perspicacité qui vous distingue nous sommes absolument convaincu que vous découvrirez des choses fort édifiantes. Si vous ne trouvez rien, faites un signe — un seul — et nous tâcherons de vous mettre sur la piste.

A. FILIATREAU.

LE DEVOIR

Nous avons rempli l'autre jour un devoir pénible, celui de faire constater par des faits que nos appels à la prudence et aux précautions vis-à-vis ceux qui accaparent ici le droit de tout faire et de tout contrôler n'étaient pas de vaines déclamations démagogiques, comme on aurait voulu le faire croire, mais étaient réellement inspirés par le souci bien légitime de l'honneur de nos concitoyens, de l'honneur même du clergé, de la paix et du bonheur de nos familles.

Ce n'est pas notre faute si les derniers scandales ont été bruyants, ce n'est pas nous qui avons colporté de bouche en bouche les mille bruits qui depuis huit jours ont abaissé de cent coudées le bon renom de notre clergé dans l'opinion publique.

S'il a fallu que le douloureux événement auquel nous faisons allusion dans notre dernier numéro, ait amené à sa suite tout un torrent de scandaleuses révélations, ce n'est sûrement pas parce que nous réclamions, depuis notre origine, le droit de mettre le public en garde contre certaines usurpations de pouvoir, contre des abus d'autorité et des privilèges excessifs qui devaient amener le chaos dans lequel se trouvent aujourd'hui impliqués tout ce qu'il y a d'ecclésiastiques: le bon comme le méchant.

Ah, messieurs les moralistes implacables, vous êtes bien venus de vous défendre en disant que c'était une brebis noire ou plutôt que c'étaient des brebis noires, les membres de votre troupeau qui ont commis les infamantes actions dont est maintenant terrifiée notre population!

Mais qu'avez-vous dit lorsque nous osions prétendre qu'il y avait des brebis noires dans les rangs du clergé et qu'il y en avait trop.

Nous avons été traités de polissons et de renégats; il n'y a pas d'injures qui ne nous aient été lancées, de calomnies qui n'aient circulé sous le petit manteau qui recouvre toutes les iniquités dont vous êtes capables.

Elle est facile l'excuse, mais elle ne nous satisfait pas; qu'a-t-on fait pour punir les coupables?

S'est-on ému, a-t-on vu lancer du haut de la chaire un de ces mandements froidroyants dont on écrase quelques bons garçons qui vont passer leur dimanche au Parc ou quelques jeunes enfants qui font trop légèrement tourner leur longue traîne aux accents des valse d'un grand maître.

Pas du tout. Silence complet, calme plat.

Et pourtant les coupables ont fait tourner plus de têtes que n'en pourraient déséquilibrer tous les flonflons d'Offenbach et toutes les fioritures de Strauss.

Nous ne pouvons avoir confiance dans l'excuse, nous ne pouvons accepter les explications qu'on nous offre.

Qu'elles soient faites de bonne foi, nous le croyons; mais il existe une apathie, un défaut de contrôle déplorable qui annule les meilleures volontés.

Le diocèse de Montréal est entre les mains d'un prélat vénérable, mais qui n'a pas l'énergie nécessaire pour tenir en bride le clergé sous ses ordres; et les événements viennent de le prouver.

Veut-on un exemple de cette triste impuissance, nous l'avons eu, il y a moins de six mois. Un prêtre vivait dans

une position irrégulière à Montréal ; de plus il fabriqua clandestinement de l'alcool et était sous le coup d'une plainte judiciaire à ce sujet.

Un magistrat entra en correspondance avec l'Archevêque pour arriver à punir le coupable tout en évitant autant que possible le scandale qui aurait pu résulter d'une arrestation publique.

Pendant que s'échangeaient des lettres à ce sujet, lorsqu'une accusation d'une gravité pareille, accusation justifiée, puisque, depuis, le coupable a été puni de prison, on n'a pas eu le cœur d'empêcher le prêtre dont il s'agit de prêcher une retraite à Ste Cunégonde.

S' imagine-t-on quelles leçons a pu inculquer ce vulgaire débauché, ce criminel, aux âmes croyantes, qui se sont livrées à ses soins, et n'y a-t-il pas là une faiblesse criminelle !

On nous dit que nous avons tort d'insister sur ce chapitre ; que l'Eglise est seule juge de ses membres, que nous ne devrions pas nous immiscer.

Mauvaise défaite, les affaires de l'Eglise sont bien les nôtres puisque nous lui donnons tout, et ce que nous ne lui donnons pas, elle le prend.

Tant que la commune justice ou la morale publique n'auront pas satisfaction de la part des autorités ecclésiastiques — satisfaction visible, palpable — nous aurons, nous, publicistes, le droit de la réclamer au nom de l'opinion publique dont nous prétendons, à juste titre, être l'écho.

Or, nous affirmons que cette satisfaction nous manque et nous ne désarmerons ni devant les menaces, ni devant les coups tant que la protection sera refusée aux faibles, à ceux qui souffrent en silence.

Bien des gens s'étonnent de l'éclosion simultanée d'une foule d'histoires compromettantes et se demandent comment il se fait que toutes viennent au jour presque conjointement.

Les coupables même profitent de cette avalanche pour trouver une défense à leur cause et crier à la cabale, à la conspiration.

La chose est pourtant bien simple ; il suffit de considérer la composition du public pour comprendre à mi-mot.

En dehors des décidés, de ceux qui sont résolus à attraper tous les coups pour dire la vérité et dévoiler toutes les fautes et les turpitudes sans s'inquiéter des conséquences, sans calculer les torts qui peuvent en résulter pour eux, il y a toute la catégorie des craintifs qui veulent éviter les querelles de famille, rester marguilliers, conserver un bon crédit à leur banque dont les gros actionnaires sont des messieurs du clergé, continuer à placer de la belle, bonne et solide cotonnade à ces dames de nos institutions de charité.

Tous ces braves gens sont très honnêtes, ils se rendent parfaitement compte de ce qui se passe, ils déplorent les faits que nous constatons, ils donneraient tout, sauf leur pratique, pour les voir cesser.

Cependant aussitôt que quelques braves bohèmes comme nous prennent en mains la grande cause de la défense de nos foyers, de nos joies domestiques, de notre sécurité conjugale, ils accourent en foule nous féliciter, nous taper

dans le dos et nous apporter des liasses de détails inédits, des documents, suivant l'expression fin-de-siècle.

Ce qu'il m'en est arrivé depuis huit jours de ces documents, c'est inénarrable : des informations à remplir des volumes.

Tout le monde se met sur la piste. Il y a d'abord ceux qui soupçonnaient quelque chose mais ne s'étaient jamais occupés de scruter l'étrangeté de certains actes, de certains faits. Aussitôt le branle donné, ils étudient, confirment leurs soupçons et établissent leur petit document.

Il y a également le monsieur qui savait quelque chose mais n'osait pas le dire : la victime qui craignait de faire connaître son malheur et se taisait. Tout ce monde-là profite de la bagarre causée par la bombe qui éclate pour décharger son cœur du lourd fardeau qui l'opresse.

C'est ainsi que les scandales sortent tous à la fois.

Maintenant, puisqu'il nous faut répondre à tout, on nous a accusés de rechercher la sensualité dans ces tristes révélations et d'en avoir parlé uniquement à cause de leur côté grivois. Pour un peu, la bonne presse nous eût accusé de pornographie.

Le reproche est bien injuste, parce que notre ligne de conduite et notre attitude ne datent pas d'hier. Depuis ses débuts, le CANADA-REVUE s'est attaché à une œuvre que tous les tripatouillages ne sauraient lui faire oublier.

Notre œuvre a toujours été de combattre les abus quels qu'ils soient, les erreurs ou les fautes quelles qu'elles fussent, et cela, sans peur et sans reproche, dans tous les rangs de la société, dans toutes les races, dans toutes les communions religieuses.

Indépendants des partis, nous avons renoncé aux avantages, qu'auraient pu nous assurer des complaisances officielles, pour avoir les coudées plus franches et marcher droit dans la lutte.

Rien ne nous répugne autant que ces tristes histoires ces indécences qu'on se chuchotte à l'oreille et dont nous avons dû faire part, parce que notre tâche nous imposait ce devoir douloureux, parce que notre programme nous le commandait.

Ne se figure-t-on pas qu'il nous est autrement facile de poser notre thèse sur des questions aussi grandes, aussi attachantes que celle du schisme de Maskinongé, du refus de baptême de Chambly, de l'opération césarienne pratiquée au Lac Mégantic, de la concurrence déloyale des Sœurs de la Providence en matière commerciale, toutes questions de hautes allures plutôt que de parler des cascades d'un curé et des escapades d'un vicaire ?

Voilà les sujets qu'il nous plaît de traiter et non ces histoires graveleuses.

A Maskinongé l'entêtement d'un évêque, la brutalité d'un prêtre jettent dans le doute ou condamnent à l'hérésie toute une population croyante ; à Chambly un enfant se trouve menacé de mourir sans baptême parce que son père n'a pas payé la taxe ; au Lac Mégantic une femme le ventre ouvert sur l'ordre d'un prêtre, sans médecin, sans personne pour constater le décès, à seule fin de baptiser l'enfant qu'on renferme ensuite dans le sein de sa mère défunte et qu'on enterre avec elle.

Voilà des questions qui passionnent l'écrivain, le penseur.

Quel contraste entre ces deux membres d'une même église, d'un même enseignement, d'une même doctrine dont l'un ne sacrifie pas deux piastres pour baptiser un enfant et dont l'autre risque de sacrifier une vie pour baptiser un être qu'il ne sait pas vivant !

Et cette question des Sœurs de la Providence qui ont constitué tout un matériel de banquet et qui soumissionnent, comme de vulgaires gargottiers, pour les banquets à donner en dehors de Montréal, et cela, sans payer patente, ni licence, ni taxe.

N'est-ce pas là un problème économique à étudier autrement important que de raconter les jambages illicites de certains directeurs de conscience.

Non, notre but est trop élevé pour qu'on puisse nous jeter à la tête le choix de sujets que nous n'avons pas pu choisir, mais qui nous sont dictés.

Cependant, nous ne reculons pas. Nous répondrons franchement à la presse bien pensante qui se plaint de nos écrits, en lui disant que nous refusons d'être les compagnons d'hypocrisie de ses organes.

L'Etendard, le *Matin*, le *Quotidien*, le *Courrier du Canada*, et *tutti quanti*, demandent que le silence se fasse sur ces incartades ecclésiastiques.

"Vraies ou fausses", les rumeurs, disent ces journaux, devraient être tenues sous silence.

Non; si elles sont vraies, il faut que le public les connaisse.

Tout homme qui remplit un devoir public doit compte de sa conduite, et si jamais mission fut publique, c'est bien celle de l'homme auquel nous confions sans restriction la direction morale de nos femmes et de nos enfants.

De ce confessionnal où nous les conduisons, suivant la doctrine catholique, nous devons nous tenir à l'écart; pendant des heures, nous abdiquons notre légitime autorité entre les mains de ceux qui nous disent à l'entrée être les représentants de l'esprit divin, et qu'à la sortie, lorsqu'il s'agit d'atténuer leurs fautes, on nous prie de croire purement et simplement des hommes faillibles.

Eh bien, il est trop tard de se défendre de cette façon lorsque le mal est fait, est irréparable. Nous devons nous protéger d'avance.

Entre gens de cœur, nous devons nous entendre pour savoir entre quelles mains nous remettrons notre bien le plus précieux.

Le temps est fini où l'on pouvait écraser l'homme qui voulait savoir quelles scènes se passaient derrière ces guichets grillés; en face des ignominies qui sont dévoilées, il faut que le père de famille établisse, lui aussi, son droit à la confession, et qu'il l'applique pour savoir ce qui s'est échangé entre les siens et le prêtre qu'on avoue aujourd'hui, pour la défense de la cause, "être sujet aux misères humaines," "succomber à la tentation comme le commun des mortels."

On parle "d'étouffer le scandale," et l'on dit que cela se pratique ainsi "entre gens du monde."

Curieuse morale; curieuse défense!

En tous temps on s'écrie que le prêtre échappe aux

lois humaines, que son caractère est sacré. Aussitôt qu'une faute est commise, on le jette à bas de ce piédestal, et immédiatement il rentre dans la vie commune et c'est là qu'on cherche des explications ou des excuses.

Quelle relation peut-il y avoir entre l'homme qui abuse de la confiance d'un ami, qui, dans un moment de faiblesse, succombe à une aberration des sens, et l'homme-prêtre, d'essence divine, ayant juré solennellement de servir et son Dieu et sa foi, qui profite des circonstances augustes dans lesquelles s'exerce son divin ministère, de l'inviolabilité de sa mission, pour pervertir les cœurs, souiller, pourrir les âmes confiées à sa garde?

Admettre la comparaison, c'est nier le caractère religieux du clergé.

Enfin, on dit: "cela va nous faire du tort vis-à-vis les protestants."

Que nous importent les protestants lorsque les principes fondamentaux de notre société sont en jeu!

La seule chose qui puisse nous faire tort à l'égard des protestants, serait de ne pas faire respecter notre religion, et nous ne la faisons pas respecter en acceptant sans condamnation les infamies qui se commettent à l'abri d'un saint habit.

Puis, on dit: "Les ministres protestants en font bien d'autres!"

Certainement, nous le savons; mais quelle est la force de cet argument *ad hominem*?

Il peut convaincre un protestant, mais pas un catholique.

Et, catholiques, nous le sommes, dûssions-nous avoir à lutter envers et contre tous pour rester dans la foi où nous avons été élevés.

Ce que nous voulons: c'est voir la religion forte et respectée, courageuse et respectable.

Tout ce qui sera en notre pouvoir de faire, nous le ferons pour aider à son succès, à son maintien: mais rien ne nous empêchera de faire valoir nos droits au libre examen, à la surveillance du clergé dans ses relations avec le peuple, et surtout à la juste répartition des charges entre tous ceux qui participent aux mêmes avantages et aux mêmes bénéfices publics.

DEMOS.

NOTRE CLERGE

Avant de critiquer les faits et gestes de notre clergé et de les montrer au grand jour nous avons besoin de réfléchir: et c'est ce que nous avons fait.

On ne parle jamais d'un corps aussi puissant et, jusqu'ici, si respectable, sans mettre une sourdine à sa voix.

Nous ne sommes mûs par aucun mauvais sentiment: nous voulons seulement justice égale pour tous et nous sommes carrément contre les privilèges et les privilégiés.

Nous avons fait de notre clergé une classe supérieure à toutes les autres classes: nous l'avons élevé, même aux yeux des ignorants, jusqu'à la presque divinité. Il s'est beaucoup aidé lui-même à monter sur ces hauteurs, d'où il plane en dieu de l'Olympe sur les humbles mortels,

Notre clergé a usé et abusé de tout.

Il commande partout : il fait la pluie et le beau temps, à sa guise, à la ville comme à la campagne, dans nos grandes comme dans nos petites écoles, chez les rouges comme chez les bleus : nous sommes à sa merci : il fait et défait nos lois : nous ne pouvons naître, vivre, ni mourir sans sa permission. Et personne n'a le droit de récriminer : c'est de suite un calomniateur, un menteur effronté, un impie et un athée !

Il semble que cet état de choses a duré trop longtemps dans notre Province.

Nous sommes descendants de Français et, sans les Anglais qui habitent le pays et qui aident à tempérer les violences de notre caractère, un 1792 ou 93 pourrait bien réveiller un de ces matins ces tyrans aux petits pieds qui dorment paisiblement aux côtés de nos femmes et de nos filles qu'ils nous volent à l'aide de la religion et, surtout, du confessionnal.

Oui, notre clergé, habitué à tout avoir, a fini par se croire au-dessus des lois divines et humaines, humaines surtout.

Il ne se passe pas de semaine sans qu'il éclate un scandale toujours plus scandaleux que le précédent : quand on ne peut pas avoir de ses ouailles tout l'argent dont on croit avoir besoin, on refuse de baptiser leurs enfants ou on les maudit et on les force à changer de religion : quand les paroissiens refusent à l'ivrogne le vin qu'il exige pour lui-même et les siens, il vole la fabrique et se réfugie ensuite dans un coin retiré de la ville où on le retrouve en compagnie d'une fille, fabriquant du *whiskey* en cachette ; et, finalement, quand on s'est converti à l'un de ces messieurs et qu'on lui a fait sa confession on découvre que le saint homme écrit une lettre à notre femme pour lui rappeler la belle nuit qu'il a passée avec elle après avoir converti son *chameau* de mari.

Remarquez bien, il n'y a pas un mot d'exagéré ici : nous en passons même et de plus terribles que celles-là.

Il ressort du scandale de l'abbé Guilhot, un prêtre honoré et estimé si jamais il en fût à Montréal, que la corruption dans laquelle certains membres du clergé se vautrent est plus pourrie que celle dans laquelle roulaient les héros de Zola.

Nous sommes dans ce qu'on est convenu d'appeler le Monde depuis quarante ans ; nous avons visité l'Europe et l'Amérique ; nous avons vécu dans Paris, dans cette ville que vous appelez la Babylone Moderne, nous avons visité bien des bouges, grands et petits, nous avons lu des livres obscènes et vu des gravures indécentes, mais nous le déclarons ici publiquement, nous n'avons jamais rien lu ni vu d'aussi repoussant que ces cent-soixante-et-sept lettres que ce misérable prêtre a envoyées à la femme d'un avocat distingué, d'un bon père de famille, dans le courant de cinq années.

Non-seulement cet homme, qui avait ses entrées franches dans toutes les bonnes familles, a-t-il abusé de la confiance que les bonnes âmes avaient mise en lui, mais il s'est moqué de la religion et il a entassé sacrilèges sur sacrilèges.

Le confessionnal lui a servi à choisir ses victimes ; et il s'en moquait.

Il est temps que l'on se protège ! Si l'autorité ecclésiastique ne veut pas ou ne peut pas agir et réprimer, c'est à nous de frapper.

D'abord, qu'avons-nous besoin de ces messieurs dans nos maisons quand nous sommes à nos magasins, à nos bureaux ou à nos affaires ? Pourquoi ne restent-ils pas dans leurs presbytères ou dans leurs confessionnaux ? Va-t-on faire des visites, nous, aux femmes de nos amis dans l'après-midi ?

Si quelqu'un y va, c'est qu'il veut faire comme ces messieurs.

Une femme ne tombe jamais à première vue ; il faut des conversations aimables, puis plus aimables encore, puis intimes et, après un travail galant de quelques semaines, le séducteur peut avoir des chances.

Pourquoi fournir aux prêtres l'occasion d'avoir des chances ?

Faites confesser les femmes par des religieuses et vous verrez le nombre des prêtres diminuer sensiblement ! les vocations religieuses se feront rares.

C'est raide, ceci, mais c'est vrai !

Qu'avons-nous besoin aussi de toutes ces congrégations de femmes ?

Elles sont présidées et dirigées par un *bon* père qui finit toujours par se faire prendre dans une sale affaire.

Et, que diable, comment voulez-vous qu'il en soit autrement ; un homme, c'est un homme ; et qu'il ait ou non une soutane noire ou rouge sur le dos il est consumé à l'intérieur par un feu qui est en tout semblable au nôtre.

Et, si vous le lâchez au milieu de jolies femmes, douces et dévotes, qui viennent les yeux baissés lui raconter leurs petites mauvaises pensées, leurs gros méchants désirs et leurs faibles erreurs, vous croyez qu'il va devenir marbre !

Allons donc ; si vous réfléchissiez un instant, vous ne jetteriez pas votre fille ou votre femme dans les bras de tel ou tel galant abbé. Allez en demander des nouvelles à l'aristocratie de l'église St Jacques.

L'histoire se répète sans cesse, ce qui arrive aujourd'hui est arrivé des milliers de fois avant ; seulement, la chose n'a pas toujours été connue ; avec de l'argent et des influences on enterre quelques fois assez bien ces saletés-là.

Nous avons cru qu'il était de notre devoir de ne pas laisser passer celle-ci sans la mentionner et faire quelques réflexions : mais que l'on ne s'avise pas dans aucun quartier d'y trouver à redire et, surtout, de déclarer ou d'écrire que nous avons exagéré la chose, car, *foi de gentilhomme*, (certaines personnes comprendront ce que cette foi de gentilhomme veut dire) si l'on nous force à en parler de nouveau nous mettrons devant le public des détails qui feront dresser les cheveux sur la tête de plus d'une personne qui se croyait chauve.

Nous ne voulons pas faire la guerre au clergé : au contraire, nous sommes prêts à le défendre, mais il ne doit pas profiter de ce qu'il est attaqué violemment de ce temps-ci par les fanatiques d'Ontario pour nous demander de nous taire.

Le moment est peut-être mal choisi pour nous, diront quelques esprits timorés : à ceux-là nous répondrons que ce n'est pas nous qui avons choisi le moment ; il faut

chasser les loups quand ils sortent du bois ; il est trop tard pour les détruire quand ils sont enfermés dans leurs tanières.

Nous voulons arrêter un fléau et nous serions criminels d'attendre ; il faut l'endiguer de suite de peur qu'il n'emporte avec lui notre nationalité tout entière ; quand la maison brûle, il ne faut pas attendre au lendemain pour éteindre le feu. Il faut une réforme immédiate, ferme et vigoureuse.

Il faut laisser nos femmes et nos filles tranquilles ; vous avez voulu sortir du monde, restez en dehors du monde ; nous n'avons pas besoin de vous dans nos salons, surtout quand nous ne sommes pas là pour vous surveiller ; vous n'avez pas besoin d'être intimes avec vos pénitentes pour les absoudre ; il vaut mieux que vous ne sachiez pas à qui vous avez affaire quand vous confessez ; vous voyagez trop et vous faites trop les garçons ; on vous rencontre partout, même dans les stations balnéaires ; il n'est pas d'absolue nécessité que vous confessiez nos filles et nos femmes toutes les semaines : une fois par mois devrait suffire ; de cette façon il deviendrait impossible d'aller en rendez-vous avec son confesseur dans la rue Richmond tous les vendredis sous prétexte d'aller à confesse ; vous n'avez pas d'affaires à conseiller nos femmes et nos filles en dehors du confessionnal.

En un mot, que le clergé s'éloigne des femmes et la religion et les catholiques s'en porteront mieux. Il le faut, et tout de suite.

LE VENGEUR.

LA MARINOLATRIE

GAMBADES, COURBETTES, NOPCES ET FESTINS

Ils sont partis, nos marins français.

Je le regrette pour nous, mais je m'en réjouis pour eux.

J'aurais voulu les garder ici pour plusieurs raisons. D'abord, ce qui est censé constituer notre haute gomme montréalaise n'a pas eu le temps de terminer son cours complet de grasseyement. C'est vraiment dommage, car, si défectueuse qu'elle soit, la nouvelle prononciation donne un chic tout particulier aux *cuirs* et aux *velours* qui émaille la conversation de nos parisiennes en herbe.

Il y a aussi les molettes pointues des éperons de bal d'un certain officier d'infanterie à cheval sur l'étiquette, qui n'ont pu déchirer qu'un nombre insuffisant de patalons d'ordonnance et de jupes exagérées au détriment de corsages trop exigus.

Elles vont reprendre, pour un temps, leur ancien rôle, qui consiste à fouiller, aux jours de revue, les flancs de quelque vulgaire haridelle de louage.

Elles n'ont pourtant pas de reproches à faire au vaillant guerrier qui les porte. Il les a promenées dans tous les bals, dans toutes les excursions, et leur en a fait voir de toutes les couleurs.

Il les a mises en contact avec toutes les sommités maritimes, sociales, littéraires... et d'annonces, comme disent les sous-titres de certains journaux.

Elles ont connu les enivrements de la valse, les jouissances de la polka, et, dans leurs tourbillonnements désordonnés, elles ont dû accrocher plus de jupons que de cœurs sensibles.

Elles ont sauté les rapides de Lachine, gravi les rampes de la montagne et se sont pavanées à l'Hôtel-de-Ville.

Achille était vulnérable au talon, parce que sa mère l'avait tenu par cette extrémité pédestre pour le plonger dans le Styx. Instruit par son exemple, notre officier canadien a résolu de protéger ses basses-œuvres. Les gardes à pied qui forment son arrière-garde sont constamment à leur poste, sous les ordres du Marquis de Talon qui, s'il n'a pas précisément l'arme au bras, n'en est pas moins armé de pied en cap.

On m'assure que ce foudre de guerre a couché avec ses éperons pendant tout le temps qu'à duré le séjour ici des marins français, auxquels il a consciencieusement expliqué les mystères de notre théorie militaire, ce qui les a intéressés presque autant que la vue de ses éternelles et encombrantes molettes.

* * *

J'aurais voulu garder nos visiteurs indéfiniment, et pourtant je sais qu'ils doivent être sur les dents et en avoir par-dessus les épaules de la longue corvée que nous leur avons imposée.

Nous les aimons tant que nous les avons littéralement étouffés de caresses. Ce sentiment part du cœur. Il est sincère, il est profond. mais avouons que quelques-uns de nôtres l'ont manifesté d'une drôle de manière.

La vanité s'en est mêlée, et il est arrivé ce qui arrive toujours en pareille circonstance : On s'est arraché nos hôtes ; on les a tirillés en tous sens, et si on ne les a pas écartelés, c'est qu'ils sont bâtis à pierre et à chaux.

Bon nombre d'individus, et autant d'*individuses*, les ont accaparés. Ils ont formé autour d'eux un cordon infranchissable, et ils ont dit aux autres : " C'est à nous, ces Français-là. Nous voulons bien vous les exhiber, moyennant compensation, mais c'est à condition que nous étalions nos propres grâces dans le rayonnement de leurs épaulettes à torsades d'or.

Je ne parle pas ici du comité de réception, organisé spontanément avec autant de tact, de désintéressement et d'impartialité que s'il se fut agi de la création d'une nouvelle Société Royale Canadienne.

Chacun de ses membres a dû abouler d'abord une souscription de vingt piastres, puis s'imposer un travail de géant pour élaborer un programme convenable et tenir la main à son exécution.

On ne pouvait pas demander au comité de déniaiser tous ceux qui prétendent faire partie de notre classe dirigeante. Cette classe est un peu mêlée, avouons-le. Le mérite, le talent la modestie peuvent en être exclus ; la bêtise, jamais !

La morgue, l'intrigue et l'aplomb y donnent accès, à défaut de la richesse, mais celle-ci peut à elle seule suppléer à toutes les qualités et à tous les défauts de rigueur. Seulement il est assez rare qu'elle existe de fait dans notre monde social, où les adorateurs de Mammon se prosternent sans s'en douter devant des fortunes imaginaires.

Dans ce milieu hétéroclite, le comité, l'eut-il voulu, aurait difficilement trouvé un groupe de personnes distinguées, triées sur le volet et capables de donner à nos visiteurs une opinion favorable de notre instruction, de notre intelligence et de notre savoir-vivre.

La mission qu'il s'était librement donnée ne comportait pas ce travail d'épurement, qui l'eût peut-être obligé à éclaircir un peu ses propres rangs. S'étant constitué de sa propre autorité, il a cru devoir laisser l'élite de la haute société à peu près libre d'en faire autant.

Que cette élite se soit trouvée composée en grande partie des êtres les plus remuants et les moins distingués, c'était à prévoir. Les personnes d'un mérite réel qui, grâce à leur position éminente, n'ont pu se dispenser de se fourvoyer dans cette cohue, en ont souffert ; mais elles n'y pouvaient rien.

Elles sont obligées d'accepter la société telle qu'elles la trouvent et étaient, encore moins que le comité, chargées du travail d'élimination qui eut eu pour effet d'exclure les trois-quarts des intrus et de les remplacer par des gens mieux élevés, qu'un exclusivisme aussi étroit que stupide a relégués à l'arrière-plan.

* *

Tout cela explique comment il se fait que les officiers de la marine française ont été témoins d'un aussi grand nombre de fautes contre la bienséance. Ils doivent avoir une drôle d'idée de notre population, et pour les empêcher d'aller raconter ailleurs ce qu'ils ont vu ici, j'aurais voulu les garder toujours dans nos murs, quitte à prolonger indéfiniment leur supplice.

Vous voyez que l'égoïsme entre pour beaucoup dans l'amitié que je leur témoigne. Que voulez-vous ? L'exemple est contagieux. On s'est si peu gêné pour les utiliser dans un but d'intérêt public ou particulier pendant leur séjour à Montréal, que moi aussi, je commençais à me faire à l'idée qu'ils ont été créés et mis au monde pour le service et pour la gloire des Canadiens de la haute pègre.

Leur court passage parmi nous a développé chez la gent minaudière l'amour du panache à un degré très intéressant. Je regrette que leur départ ait interrompu violemment l'étude des amusants symptômes de cette épidémie, qui va disparaître faute d'aliments. Mais trêve de commentaires. Je les félicite d'avoir échappé vivants aux grues à vapeurs dont notre ville est surabondamment pourvue et je passe sans plus de préambule à la narration de quelques-uns des exploits de nos gommeux et de nos gommeuses.

* *

On rapporte que, lors de sa première visite officielle à bord de l'*Aréthuse*, notre digne maire, dont la rondeur de manières est proverbiale, s'adressant *ex-abrupto* à l'amiral et à ses officiers, leur a dit de sa voix argentine : *Come on, boys. Come ashore and we'll havé a dhrink o' Shampain.* On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que l'invitation était prématurée.

Lorsque les marins ont visité l'Hotel-de-Ville, il s'est produit plusieurs scènes des plus cocasses.

Nous passons à bon droit pour des discoureurs enrégés. Chez nous on ne se réunit pas quatre ou cinq personnes

sans prononcer quatre ou cinq discours. Notre facilité d'élocution se développe au détriment de la grammaire dans ces fréquents tournois d'éloquence.

Mais, par un concours de circonstances qui se produit assez souvent dans des occasions identiques, ceux qui avaient la langue la mieux pendue n'étaient pas inscrits sur le programme, et ce sont surtout les Anglais qui ont périé. On leur a cédé la place. La mode le veut ainsi.

Les reporters des journaux français, que leur devoir professionnel avait amenés à la réception, ont été l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part des orateurs qui, ayant eu la bonne fortune de prononcer quelques paroles inintelligibles, voulaient figurer avantageusement dans les comptes-rendus.

Comme ils étaient choyés, dorlotés, protégés, nos braves plunitifs ! et qu'il faisait beau voir le désintéressement avec lequel on les gorgeait de Champagne en leur disant : " Vous savez, mon discours n'était pas préparé. Arrangez-ça comme il faut dans votre rapport."

Toute la gent remuante s'était introduite sous un prétexte quelconque dans l'Hotel-de-Ville. Il va sans dire que ceux qui n'avaient pas pu mettre le grappin sur l'amiral s'étaient partagés les officiers subalternes.

Lorsqu'un raseur met la main sur un personnage important, il ne le lâche plus ; il l'accapare et lui interdit toute communication avec le monde intelligent. Il y avait là des idiots qui ont fait bien suer nos malheureux visiteurs.

* *

Un député provincial en avait saisi un par le bouton de sa redingote, et en visitant la salle des délibérations du Conseil, il lui faisait le récit de sa brillante carrière municipale et politique.

— Combien y a-t-il d'échevins qui siègent ici ? demanda l'officier, espérant détourner la conversation d'un sujet qui l'intéressait médiocrement.

— Nous étions vingt-sept, reprit le grand homme en caressant sa longue barbe. Si je dis *nous* étions, c'est parce que j'ai siégé longtemps dans cette enceinte, et j'ai tellement l'habitude de dire *nous*, lorsque je parle du Conseil-de-Ville, que j'oublie toujours que je ne suis plus échevin. Maintenant, vous savez, je suis député à la législature provinciale.

Et la longue histoire de recommencer.

Dire que l'officier était ahuri c'est donner une faible idée de son état mental.

Si j'ajoute que son interlocuteur est le même qui, au cours d'une improvisation peu brillante, lançait en plein Conseil cette phrase mémorable : *Le premier coq qui chante, c'est elle qu'a pond*, mes lecteurs pourront se faire une juste idée de l'intérêt que sa conversation a dû offrir à sa victime.

Hélas ! C'est dans nos mœurs. Dès qu'il nous arrive des étrangers de distinction, tout ce que nous avons de plus rococo en fait de types impossibles se donne la main pour les enlever à la circulation, pour exploiter leur présence, et pour en retirer le plus de gloire et d'argent possible.

Il y a eu course au clocher entre les entrepreneurs d'amusements pour tirer profit de leur visite. C'était assez na-

tuel que ces industriels songeassent à les exhiber — comme s'ils eussent été des phénomènes rares, au lieu d'être les représentants de la France. Je suis bien aise que leur présence au Parc Sohmer ait produit une bonne recette pour le monument national, mais je me demande si l'on n'a pas un peu abusé de leur bienveillance.

* *

Cette longue série de fêtes a donné lieu à bien des maladresses que je déplore dans l'intérêt de notre réputation.

Le beau sexe montre ordinairement plus de tact que le sexe laid. *Beau* et *laid* sont ici des termes de convention. Celui qui aurait remarqué dans les réunions, à bord du bateau, à l'Hôtel-de-Ville, ou à bord de l'*Aréthuse*, certain groupe féminin qui avait syndiqué le monopole de quelques officiers, aurait emporté la conviction que la laideur ne respecte pas le sexe.

Dans le cas actuel, je regrette de dire que mes concitoyennes n'ont pas fait mieux que mes concitoyens. Elles aussi ont, pour leur malheur, leurs *busy-bodies*, leurs gâtemétiers, leurs rascuses et leur gaffeuses incorrigibles.

Le bal de l'Hôtel-de-Ville faisait songer à l'émancipation de la femme et à l'exposition universelle.

Des mères de famille qui, en temps ordinaire, sont d'une austérité intraitable, qui ne permettent jamais à leurs filles le moindre petit tour de valse, étaient là avec leurs héritières, décolletées jusqu'à la quatorzième capucine, et tourbillonnant au bras des officiers, que c'en était une bénédiction.

Le panache, voyez-vous!

* *

A propos de panache, un chapeau féminin, qui masquait l'autre soir toute la scène du parc Sohmer, secouant ses aigrettes avec une infatigable ardeur, mérite une mention spéciale. Le susdit chapeau a fini par accrocher un officier sur la fin de la soirée. Il doit y avoir une femme là-dessous.

J'ai entendu en plusieurs occasions, pendant le cours de la semaine dernière, des Parisiennes de la Côte-à-Barron qui s'éreintaient à grasseyer en l'honneur des épaulettes françaises.

Elles entremêlaient leur conversation d'expressions vicieuses et d'anglicismes à décontenancer même un habitué de nos salons canadiens.

Les airs penchés, les agaceries, les gamineries naïves et les intonations de circonstance qu'elles avaient ajoutés à leurs moyens ordinaires de séduction, rataient complètement leur effet.

Quelques militaires du crû étaient là en uniforme, et eux aussi se tordaient le cou dans de ridicules tentatives de grasseyement; ce que les uns et les autres ont dû inspirer de pitié à ceux qu'ils voulaient épater est quelque chose de phénoménal.

A propos, quand on est militaire, et qu'on n'est pas de service, ça s'ôte, un uniforme! Nos braves officiers ne paraissent pas s'en douter. Les marins de l'*Aréthuse* et du *Hussard* ont assisté plusieurs fois en habit bourgeois à des fêtes où nos soldats citoyens, se croyant obligés de paraître en grande tenue, avaient mis jusqu'à leurs éperons, quand ils en avaient.

Si nos petits crevés et nos pimbèches de la haute gomme savaient jusqu'à quel point notre réputation souffre des ridicules dont ils nous ont couverts, ils seraient loin d'être fiers de ce qu'ils appellent leurs succès.

MARIN GOUIN.

P.S. — Lorsque j'ai écrit ce qui précède, je ne connaissais que le côté ridicule de cette série de fêtes. Ce qui s'est passé depuis est profondément triste. Des scènes dégoûtantes se sont produites à bord de l'*Aréthuse* la veille de son départ. Je renonce à les décrire et je me hâte d'ajouter que les marins n'y sont pour rien.

Ce sont des nôtres, malheureusement, qui se sont conduits comme des sauvages. Voilà où nous mène l'exclusivisme basé sur le favoritisme inconsidéré. On a confié à des goujats le soin de dresser la liste des invités. Ils connaissaient peu la bonne société, la vraie, celle qui existe en dehors des coteries. Ils ont invité des goujats de leur connaissance qui ne savaient pas se conduire, et dont les faits et gestes ont laissé dans le cœur des marins français une impression peu flatteuse pour nous.

Si nos hôtes pouvaient m'entendre, je leur dirais: " Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Ce que vous avez vu n'est que la caricature de notre bonne société, et si étrange que cela puisse vous paraître, il y avait chez nous une foule de gens, tout à fait dépourvus de prétentions, qui auraient pu vous recevoir d'une façon convenable. Vous en avez rencontré quelques-uns. Vous n'auriez pas dû voir les autres, et vous ne les auriez pas vus, si les invitations eussent été faites avec plus de discernement. Ce n'est pas une excuse: c'est une explication. Les personnes bien élevées qui ont été injustement privées du plaisir de faire votre connaissance, ne doivent pas être tenues responsables des inconvenances commises par les malappris qui les ont supplantées.

M. G.

Le Parc Sohmer qui s'est rempli pendant toute la semaine dernière des admirateurs de nos marins français ne veut pas qu'il soit dit que leur départ a dépeuplé ses jardins, et les directeurs se sont empressés d'engager une foule d'excellents artistes, tous des favoris de Montréal, qui occupent actuellement la scène.

Melle Rose Mignon, la chanteuse française qui fait actuellement les délices du Parc, est une de nos artistes les plus sympathiques, et l'on assure que son séjour parmi nous va se prolonger sur les supplications de ses brûlants admirateurs.

Tous les soirs un programme nouveau amène au Parc Sohmer une foule de visiteurs enchantés de jouir de l'air pur et de la magnificence du spectacle.

Nous publierons à partir de ce jour, le programme des spectacles et les noms des différents artistes qui y prendront part.

Nous sommes en mesure de procurer tous les numéros du CANADA-REVUE aux personnes qui nous en feront la demande.

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE DE HAINE

PAR

GEORGES OHNET.

No. 6.

PREMIERE PARTIE

III

(Suite)

La dernière entrevue qu'avait eue Lydie avec Girani datait de la veille même du jour où il était venu, pour faire honneur à sa promesse, déjeuner à la bastide du docteur Houchard, avec ses amis les officiers de l'escadre. Depuis plusieurs semaines, les deux amants ne se contentaient plus de causer, pendant quelques instants, dans le jardin. Le mauvais temps commençait, et la bise souvent aurait troublé les rendez-vous. Un petit pavillon, ayant servi autrefois de lieu de repos à Mme Letourneur, et dans lequel nul ne pénétrait jamais, offrit un abri propice. Si rien ne s'opposait à ce que Girani vint, Lydie l'attendait dans le pavillon, et la mulâtresse, complice aveuglée par le dévouement, allait chercher l'Italien. Puis elle guettait pour qu'on ne les surprît pas.

Mais qui aurait pu les surprendre? Qui, dans cette tranquille maison, aurait soupçonné le crime? Était-ce Mme de Saint-Maurice, toujours languissante, et si occupée d'elle-même qu'il ne lui restait ni attention ni prévoyance pour les autres? Était-ce Thérèse, dont la candide ignorance ne pouvait imaginer une telle infamie? Ils étaient donc bien en sûreté et, à moins d'une grave imprudence et d'un malheureux hasard, devaient compter sur l'impunité. Ce hasard malheureux cependant se produisit et amena la découverte du mystère.

Un soir, Thérèse, après être rentrée dans sa chambre et avoir travaillé pendant quelques instants, au lieu de se coucher, voulut lire. Elle se rappela qu'elle avait laissé le livre commencé sur la table du salon. Dix heures sonnaient, et d'ailleurs Thérèse ne connaissait pas la peur. Elle prit un flambeau et descendit. Sur l'escalier, dont un épais tapis couvrait les marches, ses pas ne faisaient aucun bruit. Elle traversa le vestibule, entra dans le salon, prit le volume qu'elle cherchait et s'apprêta à remonter, lorsque, par une des fenêtres qui s'ouvraient sur le jardin, il lui sembla, dans l'obscurité, voir briller une lueur confuse. Elle s'approcha, plus curieuse qu'étonnée, et observa avec attention. A une distance de vingt mètres, relié à la villa par une galerie vitrée formant serre, s'élevait le pavillon, maintenant abandonné, où sa mère passait une partie de ses journées autrefois. Un massif d'arbres le masquait du côté de l'est, l'abritant des vents froids. Et c'était à travers la persienne close de la fenêtre, qui donnait sur ce massif, qu'une faible clarté rayonnait.

Pas un instant, Thérèse n'eut de graves soupçons. Elle ne songea ni à un voleur, ni à un galant. Elle vit, dans l'illumination momentanée de cette pièce, d'ordinaire inhabitée, un fait anormal dont elle voulut connaître la raison. Sans doute, c'était fort simple: quelque domestique qui venait d'entrer dans le pavillon avec une lumière. Mais Mme de Saint-Maurice, ayant une crainte toute particulière du feu, la jeune fille trouva sage d'aller de sa personne s'enquérir de ce qui se passait là.

Elle traversa le salon, pénétra dans la galerie, et, s'enfonçant entre la double rangée de plantes rares qui tapisaient les murs et les vitrages, elle se dirigeait vers le pavillon, lorsqu'elle entendit une porte s'ouvrir. Elle regarda au dehors, et, par un petit perron, qui donnait du rez-de-chaussée du pavillon dans la partie la moins fréquentée du jardin, elle vit un homme descendre. Elle ne le reconnut pas. Il était de haute taille et, sur son bras, portait un manteau. Il se retourna en bas des marches et adressa un geste de gracieuse supplication à une personne restée sur le seuil. La porte, au même moment, se referma, et l'inconnu disparut par une petite allée couverte de branches pendantes.

Thérèse, stupéfaite, était restée à la même place. Un homme sortait mystérieusement du petit pavillon, et quel-qu'un restait à le regarder partir, qu'il suppliait de rentrer. Quel était ce quelqu'un? Une femme, sans doute, et une des domestiques de la maison, à coup sûr. Mais laquelle? Le doute ne lui fut pas permis longtemps. Un bruit de pas légers se fit entendre venant du pavillon, le froissement d'une robe, et puis une voix grave, un peu basse, demanda avec une nuance d'étonnement:

— C'est toi, n'est-ce pas?

Les yeux de Thérèse s'emplirent d'horreur, une sueur glacée perla sur son front, ses mains tremblèrent tellement que la lumière du flambeau vacilla comme près de s'éteindre. Et la jeune fille demeura immobile, n'entendant plus que son cœur qui battait à coups précipités, avec un bruit qui l'étourdissait. Au même moment, Lydie parut au détour de l'allée, parmi les verdure sombres. En voyant sa cousine, elle ne put réprimer un tressaillement, et pâlit un peu. Mais, du ton le plus naturel, elle dit:

— Comment, c'est toi qui es là? Tu n'as pas vu ma nourrice? Je lui avais dit de m'attendre...

Thérèse, sans parole et sans geste, ne semblait plus vivre que par son regard épouvanté:

— J'aime à venir le soir, reprit Mlle de Saint-Maurice, me reposer dans cette serre pleine de plantes des tropiques... Il me semble que j'y respire l'air de mon pays.

Elle ajouta, comme pour se prémunir contre un soupçon, que l'attitude étrange de sa cousine rendait admissible:

— Leïla est toujours avec moi...

Thérèse ne répondit pas: elle n'aurait pu parler, tant elle était oppressée. Mais des larmes jaillirent de ses yeux, et avec la tête, d'un mouvement navré, elle fit: "Non!"

— Non? interrogea Lydie d'une voix tremblante.

— Non! fit de nouveau la tête éplorée et rougissante de la jeune fille. Non!

— Que veux-tu dire? interrogea la créole, qui s'avança vivement.

Mais Thérèse ne s'expliqua pas: elle pleurait, bouleversée par la découverte qu'elle venait de faire. A voir les deux jeunes filles en présence, l'une sanglotante et près de défaillir, l'autre ferme et décidée, malgré sa terreur, on aurait cru que c'était l'innocente qui était la coupable.

— Mais qu'as-tu à pleurer, encore une fois? reprit Lydie, avec un commencement d'irritation. Explique-toi, parle?

Cette fois, Thérèse reprit un peu de force, et essuyant son visage sur lequel ruisselaient ses larmes:

— Lydie, demanda-t-elle, quel est l'homme qui est sorti, il n'y a qu'un instant, du pavillon?

— Un homme? s'écria Mlle de Saint-Maurice, avec un rire nerveux. Un homme! Que me racontes-tu là? J'étais seule...

— Ne nie pas! reprit Thérèse. Nier, c'est avouer que tu faisais mal... J'ai vu... vu, te dis-je! l'homme qui s'en va.

— Mais quand je te jure...

Lydie ne put continuer ; la faible et douce Thérèse s'était avancée vers elle, indignée et menaçante.

— Prends garde, tu es chez moi, ne l'oublie pas. Ce qui se passe ici intéresse l'honneur de la maison. Si tu persistes à mentir, j'appelle ta mère, au risque de ce qui pourra arriver, et je lui raconte tout !

La créole fit un geste, comme pour arrêter Thérèse ; puis, le front baissé, la bouche crispée, elle s'assit sur un banc, silencieuse et froide. Sa compagne la regardait avec stupeur, attendant un mot d'explication qui pût la rassurer, lui permettre de croire autre chose que ce qu'elle entrevoyait vaguement, pleine d'effroi et de dégoût. Mais Lydie, depuis que le mensonge lui avait été interdit, paraissait décidée à se taire. Ce fut donc Thérèse qui, avec un grand frissonnement, recommença à questionner :

— Comment cet homme est-il entré ici?... Au moins est-ce pour la première fois ?

Lydie pouvait l'affirmer librement. Elle s'écria :

— Oui ! Pour la première fois... Et malgré moi !

— Malgré toi ! Que ne l'as-tu dit tout de suite?... Oh ! Lydie, donne-moi cette certitude que tu n'as à te reprocher qu'une imprudence. Oh ! si grave déjà, et si condamnable !... Voyons, explique-moi... sois franche... que je puisse te conseiller, tout inexpérimentée que je sois, et au besoin te défendre.

— Oui, tu as raison, et tu l'as dit toi-même : une imprudence... Je ne savais pas ce que je faisais lorsque j'ai souffert que celui que tu viens de découvrir s'occupât de moi... Nous l'avions rencontré, tu t'en souviens peut-être, le jour de notre excursion à Monaco.

— Ah ! Cet étranger ?...

— Oui. Il nous avait suivies assez longtemps, et je n'avais fait aucune attention à lui... Le hasard a voulu que, le lendemain, en sortant avec Leïla...

— Leïla ! Quel rôle a-t-elle joué dans tout ceci ? demanda vivement Thérèse.

— Oh ! ne l'accuse pas... Il n'y a pas plus de sa faute que de la mienne... Nous étions donc sorties, toutes les deux, et nous revenions par le chemin de Saint-Hospice, lorsque nous rencontrâmes l'étranger... Cette fois, il nous salua... Je ne vis aucun mal à lui rendre son salut... Il nous laissa passer, et, de loin, nous regarda rentrer, apprenant ainsi où j'habitais. Dès lors il ne cessa plus de rôder autour de moi... Je ne pouvais paraître sans le voir... Il me guettait et essayait de me parler... Moi je le fuyais, craignant toujours que ses allées et venues ne fussent remarquées... Car j'avais souci de la bonne renommée de cette maison, que tu m'accusais, tout à l'heure, bien durement de compromettre... Mais ma réserve ne faisait que l'inciter davantage, et il osa hier entrer dans le jardin... Que devenir ? On pouvait nous apercevoir de la maison... Cependant, il fallait qu'une explication définitive me débarrassât des assiduités de ce personnage... Je l'ai laissé me suivre dans le pavillon.. J'ai commis là une faute très grave, je le sais, et tout ce que tu m'as dit et me diras est mérité... Mais j'avais la tête perdue... Il n'est resté que quelques minutes, et Leïla était ici, à portée de ma voix... Elle se sera sauvée en t'attendant approcher... Oh ! Pardonne-moi, Thérèse, dis-moi que tu ne me juges pas trop sévèrement... J'ai eu peur... et j'ai si peur encore !...

Thérèse avait écouté ce récit sans l'interrompre, s'appliquant à en étudier la vraisemblance d'après les intonations et les expressions de Lydie. Tout lui parut faux, et elle eut plus nettement le sentiment de la culpabilité de sa cousine après ces explications qu'après la découverte même du fait incriminé. Une tristesse grave emplît sa pensée. L'obligation de soupçonner, d'accuser, de mépriser, était affreuse pour cette âme délicate et tendre. Elle eut, en essayant de tirer au clair l'aventure de Lydie, le frissonnement douloureux d'une hermine forcée de marcher dans la boue. Sa conviction était faite : Lydie ne lui disait

point la vérité. Elle renonça à la connaître. Et à quoi bon d'ailleurs ? La perversion du sens moral de cette malheureuse enfant n'éclatait-elle pas suffisamment, et fallait-il la mettre davantage au jour ? Elle se laissait entraîner à une intrigue, plus frivole que criminelle, mais si condamnable dans sa frivolité ! Car, pendant qu'elle s'oubliait en des coquetteries misérables, son fiancé, pour obéir au devoir, souffrait, mourait peut-être.

Thérèse dit :

— Tu n'as donc pas pensé à Raimond quand tu as écouté cet homme ?

— Oh ! Je t'en supplie, ne m'accable pas, s'écria la jeune fille ; tu vois combien je suis malheureuse ! Est-ce que j'ai eu le temps de penser à quelque chose ou à quelqu'un, dans le désordre d'esprit où je me trouvais ?

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains, en disant ces paroles, ce qui la dispensa de faire un effort pour pleurer. Thérèse pensait : après tout je suis peut-être injuste en l'accusant de me tromper. Les choses ont pu, en somme, se passer comme elle les raconte. L'exagération de son accent, et le choix habile de ses arguments peuvent n'être que la combinaison de la terreur et de la vérité. Si j'aimais moins Raimond, je serais plus impartiale. Cette généreuse créature en arrivait à se suspecter elle-même, dans son désir d'innocenter Lydie. Elle reprit :

— Que lui as-tu dit à cet homme pour le faire partir ?...

— Qu'il me perdait en restant malgré moi, qu'on pouvait nous découvrir. Alors il m'a offert de s'éloigner, si je voulais lui permettre de revenir après-demain... J'aurais le temps de prendre mes mesures pour assurer ma sécurité.

— Alors, que lui as-tu répondu ?

— Tu comprends, je ne voyais qu'un résultat immédiat à obtenir : son départ... Je lui ai promis de l'attendre après-demain, comme il le demandait, à la condition qu'il s'en allât... Je ne m'occupais que de me débarrasser de lui... Le danger est passé... Advienne que pourra ! Maintenant que tu es avertie, je ne crains plus rien.

Thérèse se dit : Elle ment encore. Elle a un nouveau rendez-vous. Elle essaie de me duper, mais nous allons bien voir.

Elle hocha la tête, et reprit :

— Cet homme me paraît très hardi. Il est capable de quelque extravagance. Il faudra avoir soin de bien fermer la maison, et, pour plus de sûreté, après-demain, quand ta mère se sera retirée à son heure habituelle, nous veillerons ensemble, dans ma chambre... A deux nous serons plus courageuses.

— Certainement, répondit Mlle de Saint-Maurice sur le front de laquelle passa comme un nuage ; je ferai ce que tu voudras.

En elle-même elle songeait : J'enverrai après-demain soir Leïla au-devant de Girani. De la sorte il n'entrera pas et tout péril sera conjuré. Et, au même moment, Thérèse se disait : Je la tiendrai près de moi, et pourrai la surveiller à loisir. Elle ne trompera pas, cette fois, ma vigilance en éveil. Ainsi toutes deux, se cachant l'une de l'autre, préparaient leurs ruses, suivant leur caractère et leur tendance : Thérèse pour le salut de Lydie, Lydie pour sa propre perte.

Elles sortirent ensemble de la serre et regagnèrent la maison. Arrivées au palier, sur lequel s'ouvraient leurs deux appartements, Mlle de Saint-Maurice, avec un gracieux abandon, se jeta au cou de sa cousine, et, entre deux baisers, lui dit d'une voix chaude : "Merci." Thérèse embrassa sa compagne, lui adressa un dernier regard, et entra dans sa chambre. Derrière la porte, elle resta assez longtemps à écouter si Lydie ne redescendait pas. Enfin, rassurée pour ce soir-là, elle poussa un grand soupir, et s'agenouillant, elle pria ardemment.

Le lendemain les deux cousines se retrouvèrent : Thérèse, le visage creusé par l'insomnie que ses amers soucis

lui avaient causée ; Lydie, fraîche et reposée, ayant, après cette scène si grave, dormi comme une enfant. Elles menèrent leur existence accoutumée, et pas une parole ne fut échangée ayant trait à l'événement de la veille. Si Thérèse eût été moins pâle, Lydie eût pu croire que ce qui c'était passé entre elle et Mlle Letourneur était un rêve. Mais elle remarqua que chaque fois qu'elle descendait dans le jardin, sa cousine se levait et l'accompagnait. La surveillance, pour silencieuse et discrète, n'en était pas moins certaine. Donc Thérèse se défiait, et si les protestations de Lydie ne lui avaient pas, sur le moment même, paru inacceptables, la réflexion en avait fait ressortir l'in vraisemblance. Il fallait alors être sur ses gardes et tout craindre de cette blonde aux yeux bleus, capable, dans une heure d'exaltation, des pires extravagances. Mais Lydie n'avait rien à redouter, car, à cela près que le rendez-vous du sur-lendemain soir ne lui était pas imposé par la violence, elle avait dit la vérité.

Inutilement Thérèse exerça une surveillance. Rien d'anormal ne se produisit. La soirée s'écoula tranquille, la nuit silencieuse, et, de même, la journée qui suivit. Ce ne fut qu'après le dîner qu'une imperceptible agitation s'empara de Lydie. Le moment décisif approchait. Thérèse, toujours calme, mais les yeux attentifs, ne semblait pas se préparer à une intervention active. Elle travaillait au salon, répondant à sa tante et forçant Lydie à parler. Sa voix ne trahissait aucune émotion, et pourtant un trouble violent était en elle. Mais cette petite fille frêle avait une volonté de fer, et commandait à ses nerfs aussi bien qu'à son cerveau. Elle dit bonsoir à Mme de Saint-Maurice lorsque celle-ci, à neuf heures, suivant sa paresseuse habitude, se retira dans sa chambre. Et comme Lydie annonçait l'intention d'accompagner sa mère, Mlle Letourneur lui dit avec une fermeté qui n'admettait pas de résistance :

— Non. Reste avec moi, et appelle Leïla.

A ces derniers mots, la créole ne put retenir un mouvement de surprise, et regardant hardiment sa cousine :

— Qu'est-ce que Leïla peut avoir à faire ici ?

— Elle n'a rien à faire ici. Mais elle ne doit pas avoir non plus à faire au dehors. Appelle-la.

Ne pas obéir, c'était avouer un stratagème, un complot préparé avec la mulâtresse. Une flamme passa sur le visage de Lydie, ses mains tremblèrent de colère : cependant elle sonna.

— Qu'est-ce que tu vas lui dire ? demanda-t-elle.

— Je ne lui dirai quoi que ce soit. Mais elle restera avec nous.

— Sois franche : tu soupçonnes quelque chose ?

— Parfaitement.

Elles restèrent en face l'une de l'autre, muettes, car un mot de plus pouvait déchaîner la haine et conduire aux violences. La mulâtresse entra.

— Donne-lui tes ordres, fit Lydie en s'asseyant, comme si, dépossédée de toute autorité, elle n'avait plus à commander.

— Allez dans le petit salon, dit Thérèse à Leïla ; laissez la porte ouverte, pour que je vous entende, et tenez-vous à ma disposition.

La mulâtresse échangea un coup d'œil avec sa maîtresse et, inclinant la tête, elle obéit. Les deux jeunes filles, assises, se mirent à travailler pour occuper cette étrange veille. Dans la pièce voisine Leïla, à mi-voix, fredonnait une chanson de son pays. Le silence régnait au dehors, la nuit s'était faite, mais la lune, dans son plein, éclairait le jardin. Thérèse s'approcha de la fenêtre et regarda les allées blanches avec les ombres noires des branches frissonnantes. Au bout d'un instant, il lui sembla, le long d'une plate-bande, dans un coin plus obscur des massifs, distinguer une forme qui se mouvait. Elle allait avec précaution, comme si elle observait, ne quittant pas la partie

sombre de l'allée, craignant d'être aperçue. Sans aucun doute, c'était l'Italien.

La jeune fille ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole qui pussent donner l'éveil à Lydie. Elle attendit que le nocturne visiteur se décidât à venir. Mais il ne semblait pas s'y résoudre. Il ne bougeait plus, comme s'il guettait un signal. Thérèse pensa : s'ils sont d'accord, ne se voyant pas appelé, il n'osera pas se risquer, et l'occasion qui s'offre de couper court à cette intrigue est perdue pour moi. Il faut que je mette cet homme dans l'obligation de ne plus reparaitre. Et, pour atteindre ce résultat, il est nécessaire que je me trouve en sa présence. Mais s'il ne vient pas ? Demain et les jours suivants, je ne recommencerai pas à surveiller. D'ailleurs Lydie trompera ma surveillance.

Cependant la forme noire était immobile. La projection lumineuse gagnait peu à peu. Celui qui attendait fit quelques pas en arrière et disparut. La jeune fille crut qu'il se dérobait. Elle fut incapable de maîtriser son impatience, et, se tournant vers Lydie, qui n'avait pas bougé de son fauteuil, comme indifférente à ce qui se passait :

— Attends-moi, dit Thérèse.

Ouvrant la porte-fenêtre, elle descendit dans le jardin. C'était elle maintenant qui se dissimulait, en suivant la ligne d'ombre des arbres. Elle allait vivement pour que celui qu'elle traquait n'eût pas le temps de fuir. Nulle crainte ne la troublait. De celui qui était là, aucun danger ne pouvait venir pour elle. D'ailleurs, elle se sentait armée d'une singulière force. N'incarnerait-elle pas en sa frêle personne l'autorité de la famille ?

Elle ne voyait plus personne devant elle. Se sauvait-il donc ? Elle arriva ainsi jusqu'à la petite terrasse, dont elle gravit rapidement les trois marches. Elle la trouva vide. Alors elle se pencha au dehors, par-dessus la balustrade, regardant le chemin qui s'étendait désert. Elle demeurait ainsi dans l'ombre, sous les verdure pendantes. Un bruit léger la fit se retourner. L'homme qu'elle cherchait, sortant d'un massif, derrière lequel il s'était embusqué, s'avancait. Elle marcha aussi, résolument. Ils apparurent, en même temps, en pleine lumière, et un cri de stupeur s'échappa de leurs lèvres :

— Thérèse !

— Raimond !

Ils s'étaient arrêtés, tremblants. Elle d'épouvante, lui d'une horrible joie. Il répéta lentement : "Thérèse !" comme s'il voulait bien faire entrer dans son esprit la certitude que ce n'était point l'autre qui était là, devant lui, coupable, infidèle. Puis, avec un accent de douloureux reproche :

— Thérèse ! Malheureuse enfant ! C'était donc toi ?

En un instant le cerveau de la jeune fille fut illuminé d'une lueur terrible : qui lui dévoila, dans leur ensemble, tous les faits résumés en ces quelques paroles : "C'était donc toi ?" Elle comprit l'affreuse méprise que Raimond commettait. Elle devina qu'il venait à ce rendez-vous pour y surprendre une femme, comme elle y venait, elle, pour y surprendre un homme. Elle ne se demanda pas comment il se trouvait là, comment il avait pu découvrir ce secret. Il lui suffit qu'il y fût, qu'il sût tout, et qu'il parût la soupçonner. Elle poussa un cri de protestation furieuse, et le regardant, rouge de pudeur outragée :

— Moi ! Moi ! dit-elle. Vous m'accusez ?...

— Que viens-tu chercher ici, la nuit ? s'écria-t-il, si ce n'est celui qui devait t'y rencontrer...

Elle se redressa sous l'affront, et, essayant de nier :

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Dois-je donc te l'expliquer ?...

— Mais parce que je suis ici, faut-il donc forcément que je sois coupable ?

— Sachant ce que je sais, je n'en peux pas douter.

— Mais que savez-vous donc enfin ?

Jusque là, Thérèse s'était laissé charger sans trahir la vraie coupable. Mais elle voulait connaître ce dont on l'accusait. Être soupçonnée, et par Raimond ! N'était-ce point doublement horrible ? Au moins, fallait-il savoir de quoi ? Une imprudence, une légèreté, ou une faute ? Conservant du sang-froid, raisonnant encore au milieu de son trouble, elle ne s'abandonnait pas et elle n'abandonnait pas les autres. Elle était brave. Elle dit :

— Comment êtes-vous à cette place, entré clandestinement, en escaladant une muraille, lorsque vous pouviez vous présenter à la grande porte, sûr d'être accueilli par des acclamations de joie ? Quel rôle jouez-vous ? Avant d'accuser, disculpez-vous.

Raimond la regarda avec une surprise presque effrayée. Cette voix ferme, ce regard assuré, n'étaient point ceux d'une coupable. Non seulement Thérèse ne se défendait pas, mais encore elle attaquait. Au moment où il croyait n'avoir qu'à parler pour la jeter, tremblante, à ses genoux, elle se dressait fière et lui imposait. Une agitation soudaine s'empara de lui : s'il s'était trompé ? Si les apparences seules condamnaient Thérèse ? Il ne put différer l'explication qu'elle demandait et qu'il souhaitait, maintenant, encore plus qu'elle. Il ne songea pas à en modérer la forme. Qu'elle fût brutale, pourvu qu'elle fût claire : voilà tout ce qu'il souhaitait. L'heure des ménagements était passée. Il reprit :

— En accourant ici, je savais que j'y surprendrais une femme, venue au-devant d'un amant adoré. Or, dans cette maison, — comprends-tu, Thérèse, ce que j'ai souffert, — il n'y avait que deux femmes : toi, ma compagne d'enfance, et Lydie, ma fiancée. L'une ou l'autre. Et si c'était toi, mon cœur se déchirait ; et si c'était elle, je n'avais plus qu'à mourir.

— A mourir, répéta Thérèse tremblante.

— Oui, la douleur de te rencontrer là, toi, chère enfant, devait être bien horrible ; mais si c'avait été Lydie !... Oh ! Tu ne peux soupçonner ce que j'ai enduré, depuis deux jours que je connais l'infâme secret. J'ai été en proie à une sorte de folie... Et, avant tout, je voulais savoir la vérité, tirer au clair la situation effroyable... Était-ce toi, était-ce Lydie ? Oh ! Pour que ce ne fût pas Lydie... c'est bien affreux à l'avouer... j'aurais, vois-tu, renoncé à tout autre bonheur, en ce monde et dans l'autre, j'aurais vendu mon âme, je ne sais ce que je n'aurais pas fait !

Thérèse était devenue livide. Elle trouva la force cependant de dire d'une voix distincte :

— Ainsi vous ignoriez encore qui vous deviez trouver ici ?

— Oui.

— Et si vous aviez vu venir Lydie au lieu de moi ?

— Si j'avais vu venir Lydie, je crois que je l'aurais tuée, et moi après !

Elle laissa échapper un sanglot :

— Oh ! Raimond, comme vous l'aimez !

Il eut la cruauté de répondre :

— Comme elle le mérite !

Thérèse hocha la tête et n'ajouta rien. Raimond poursuivit avec une sombre colère :

— Cet homme, qui s'était vanté, tu entends, malheureuse enfant ! oui, qui s'était vanté publiquement de sa bonne fortune, n'avait point voulu faire cesser l'horrible doute dans lequel il me voyait me débattre... Il avait désigné une des deux femmes qui habitaient cette maison, mais il mettait une dernière et tardive fierté à ne pas la nommer. Le regard de Thérèse s'enflamma.

— Alors, entre lui et vous, que s'est-il passé ?

— Il s'agissait de l'honneur des miens, Thérèse, et cet honneur ne pouvait plus recevoir de réparation. Car, oh ! je te demande pardon de te dire des choses qui vont t'être aussi cruelles, cet homme, qui s'était sans doute donné

pour libre, afin d'être plus facilement accueilli, avait menti, et, j'en tenais l'aveu de sa propre bouche, il était marié.

— Marié ! cria Thérèse. Marié !

— Oui, marié ! Dès lors, pour laver l'affront, il ne restait plus que du sang...

— Vous vous êtes battu avec lui ?

— S'il avait été libre, je te le jure, Thérèse, je l'aurais forcé à faire son devoir, et à réparer son crime. Mais puisqu'il était deux fois coupable...

— Eh bien ?

— Eh bien ! Je l'ai tué.

Elle demeura inerte, comme anéantie, et dit seulement :

— Mon Dieu !

Puis, se laissant tomber sur le banc de pierre, elle cacha son visage entre ses mains. Elle pensait, avec une lucidité terrible : Si ce misérable avait pu épouser Lydie, tout s'arrangeait. Mais il était marié. Marié ou mort, qu'importe ! Il ne pouvait plus nous servir. Et voilà Raimond de nouveau en présence de celle qui l'a trahi, et il ne se doute de rien. C'est moi qu'il croit coupable, moi ! Vais-je donc me laisser accabler sans me défendre ? Il suffirait de quelques mots pour remettre chacun à sa vraie place ? Pourquoi ne pas les dire ?

Mais les paroles prononcées par Ploërné s'évoquèrent dans sa mémoire : " Si j'avais vu venir Lydie, je crois que je l'aurais tuée, et moi après ! " Elle frémit d'épouvante. Oui, il aimait Lydie au point de vouloir mourir s'il la voyait perdue pour lui. Fallait-il donc brusquement, pour se disculper, lui apprendre l'affreuse vérité ? Mais fallait-il aussi lui permettre de croire à l'innocence de Lydie ? Oh ! Cet intervertissement des rôles était par trop dur ! Se laisser mépriser par Raimond pour lui éviter un chagrin mortel, soit. Mais laisser respecter et adorer Lydie ! Voilà ce qui lui semblait au-dessus de ses forces.

Elle releva la tête, avec l'intention de crier à Raimond : Ne vous égarez pas plus longtemps : celle qui s'est gardée vertueuse c'est moi, celle qui s'est perdue c'est elle ! Comment avez-vous pu vous y tromper ? Est-ce qu'il n'était pas évident que si, dans cette maison, il y avait une gueuse, ce ne devait pas être moi, mais l'étrangère qui nous est venue, un beau jour, pour notre malheur, à l'un et à l'autre, qui vous a ensorcele avec ses regards et ses sourires, mais qui est une fausse, déloyale et dangereuse créature. Regardez-moi donc ; est-ce que j'ai l'air d'une fille qui donne des rendez-vous la nuit, dans le jardin, ou dans le pavillon, et qui ne frémit pas de honte, le lendemain, en se retrouvant à la table de famille ? Est-ce que ces roueries et ses impuretés s'accordent avec ce que vous connaissez de moi, depuis mon enfance ? Êtes-vous donc devenu aveugle en devenant amoureux ! Allons ! ouvrez les yeux, rendez votre estime à qui en est digne, reportez votre mépris sur qui l'a mérité.

La voix de Raimond l'arracha à son orageux débat :

— Pardonne-moi, chère enfant, disait-il, le chagrin que je t'ai fait et qui t'accable. Je suis au désespoir... Mais n'ai-je pas bien des excuses ? Attache-toi à cette pensée que cet homme t'avait trompée lâchement, et qu'en le frappant je t'ai vengée... Ne me hais pas : il me serait trop cruel de voir tes yeux se détourner de moi avec horreur. Et cependant je comprends que ma présence te soit odieuse... Il ne faut pas que tu restes ici plus longtemps... On pourrait s'apercevoir de ton absence... Rentre, réfléchis, pleure et prie. Demain, plus calme, tu me jugeras avec plus d'équité... Moi, je te plains de toute mon âme, et je te conserve mon amitié tout entière... Peut-être la repousseras-tu ? En tout cas, sache que ce qui vient d'être dit, entre toi et moi, est déjà oublié, que je ne t'en reparlerai jamais.

(A suivre.)

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

CHÈRE ADOREE

XVII

(Suite)

Ce beau monde montait un étage, et joyeux, sans trop de bruit, pénétrait dans un appartement tapissé d'arbustes et de fleurs. Dans le fond, la salle de spectacle, une vraie, avec ses fauteuils d'orchestre et son orchestre de musiciens représenté par un piano, la rampe, la toile, la scène, les décors, les coulisses... le tout, en miniature, mais très complet, si complet, que personne ne reconnaissait dans cette jolie salle l'ancien cabinet de consultation du docteur.

Il ne la reconnaissait pas davantage lui-même, tout ayant disparu : sièges, bureau, bibliothèque... et cela, depuis une semaine, pour les répétitions qu'il suivait assidûment ; car ce professeur, ce membre de l'Académie des sciences, ce décoré de tous les ordres connus, était devenu directeur, régisseur, metteur en scène, souffleur d'un théâtre d'enfants.

Tous ces petits étaient-ils bien des enfants pour lui ? Non, des sujets plutôt qu'il surveillait depuis longtemps et qu'il divisait en deux classes : les bons et les mauvais sujets. Les mauvais, ceux dont la constitution, la conformation, n'avaient rien d'anormal, ne présentaient aucun cas que la science pût étudier, les bien portants et les bien bâtis, par exemple. La seconde classe se composait, au contraire, des bons sujets, c'est-à-dire des malades et des infirmes, dont l'examen attentif, constant, pouvait intéresser la médecine ou la chirurgie. Et c'est ainsi qu'il continuait ses études favorites, les études de toute sa vie, tout en paraissant s'occuper de théâtre, et que son cabinet, devenu une salle de spectacle, était resté cependant un cabinet de travail.

Parmi les invités de Mlle X... et de son frère, à cette matinée dramatique, se trouvaient, bien entendu, Paul et Jeanne de Latour. Le premier comme spectateur, comme public ; la seconde comme artiste, Jeanne devant jouer, avec un jeune camarade de son âge, une saynète depuis longtemps étudiée, répétée en particulier ou d'ensemble. Mme Viliers était naturellement de la fête, inspirée et en grande partie organisée par elle, et Mathilde de Latour avait voulu y assister, pour jouir du succès probable de sa petite belle-fille.

Il fut complet et bien mérité : Jeanne, très charmante dans une toilette des plus réussies, tout à fait une jeune fille, quoiqu'elle n'eût pas encore quinze ans, dit son rôle avec une voix d'une douceur infinie, le joua avec un naturel, une grâce exquise, et, dans un récit émouvant qui terminait la saynète, se montra des plus touchantes.

Comme la plupart des artistes, tant qu'elle fut en scène, elle conserva son sang-froid. Mais quand la pièce fut terminée, qu'elle redevint Jeanne de Latour et qu'elle entendit de tous côtés des applaudissements, des bravos, qu'on lui jeta des fleurs, qu'on lui fit plusieurs rappels, sa petite tête se troubla, elle la perdit même un peu. Aussi, tout à coup, dans son émotion, son énervement, au milieu des bravos qui éclataient encore, elle s'élança hors de la scène, rejoignant son institutrice, assise au premier rang, et se jeta dans ses bras.

A quel sentiment précis obéissait-elle : à la reconnaissance ou à l'affection ? L'artiste voulait-elle remercier de son succès celle qui, par ses conseils, le lui avait donné ;

ou bien dans sa joie, dans son étourdissement, dans sa petite folie, ne pouvait-elle pas résister au plaisir d'embrasser celle qu'elle aimait ? Qu'importait ? Sans se rendre compte du sentiment, sans le raisonner, Mathilde de Latour, assise à côté de Mme Viliers, ne vit que le mouvement, et en fut blessée.

— Jeanne, vous oubliez que je suis là.

— Oh ! pardon !

Et la jeune fille, se retournant confuse, voulut l'embrasser à son tour.

— Non, c'est trop tard.

Jeanne, se voyant ainsi grondée, repoussée, redevint ce qu'elle était vraiment encore, une enfant, et fondit en larmes.

Alors, Fernande, oubliant aussi Mathilde de Latour, prit sa fille dans ses bras, la pressa sur son cœur, la couvrit de baisers... et pour la calmer, connaissant la puissance sur elle de ces deux mots ou de ce mot : " Chère adorée, " elle le murmurait à son oreille.

Mme de Latour entendit et fut, cette fois, tout à fait blessée. C'était vraiment dépasser les bornes de la familiarité ou de la tendresse permise de gouvernante à élève.

" Il est temps de partir, fit-elle en se levant. Venez avec moi, Jeanne. "

Et, se tournant vers Mme Viliers, assez haut :

" Veuillez, madame, faire demander ma voiture. "

Elle tenait à bien établir auprès de ses voisins qu'elle était la mère et Mme Viliers l'institutrice. Jusque-là, on avait pu croire tout le contraire.

XXIII

Jamais artiste, après un brillant début, ne quitta son théâtre plus tristement, ne regagna son logis le cœur plus gros, que la petite Jeanne. Mme de Latour, blottie dans un coin du grand coupé de famille qui les reconduisait à Auteuil, le visage caché sous un voile, ne disait mot. Sa mauvaise humeur, qu'elle n'aurait peut-être pas dû si longtemps montrer, s'expliquait cependant : plusieurs de ces riens qui, réunis, sont quelque chose, l'avaient provoquée. Elle aussi, s'intéressant au début de sa belle-fille sur le théâtre du boulevard Malesherbes, avait pris plaisir à lui faire répéter son rôle, à lui indiquer quelques intonations, certains jeux de physionomie... et voilà qu'à la représentation, sur la scène, la jeune artiste avait tout changé et cherché des effets nouveaux. C'était d'autant plus cruel pour l'amour-propre de Mathilde de Latour que ces nouvelles intonations, ces jeux de physionomie... appartenaient à Mme Viliers et valaient certainement mieux que les autres, puisqu'ils avaient charmé les spectateurs.

Et, pour tout, la même chose : on s'est bien gardé de protester contre la toilette choisie par la jeune belle-mère, malgré quelques détails choquants. Mais, à la dernière heure, dans la coulisse, un ruban ici, là un nœud, le cou dégage, les cheveux plus relevés, une monche, une pointe de poudre, ont transformé Jeanne et, de charmante seulement, l'ont faite adorable. Encore là, cette institutrice qui se mêle de tout et réussit tout ce qu'elle fait !

Mathilde de Latour était donc assez mal disposée, dès le commencement de la représentation. Mais cette impression disparut au bruit des bravos qui saluaient Jeanne, et elle s'associa sans arrière-pensée, très franchement, à son succès, si franchement qu'elle fut vraiment peinée lorsque la jeune fille, au lieu de la rejoindre, d'accourir l'embrasser, s'était élancée dans les bras de Mme Viliers, presque une étrangère.

Celle-ci, de son côté, pendant cette représentation, s'était incarnée, pour ainsi dire fondue, dans son élève. Elles avaient eu les mêmes inquiétudes, les mêmes tremblements au lever du rideau, les mêmes émotions, les

mêmes battements de cœur, les mêmes trépidations de plaisir au bruit des bravos... et ensuite, aussi, le même énervement qui les avait jetées, maladroitement peut-être, dans les bras l'une de l'autre.

Elles se rendaient compte, toutes les deux, de cette maladresse. Mais, tandis que Jeanne se désolait d'avoir blessé Mme de Latour et mérité son blâme, Fernande, au lieu de se désoler, toujours irritable, malgré ses résolutions et sa confiance en elle, s'énervait, s'exaltait, s'exaspérait ! Quoi ! le jour si longtemps désiré où l'enfant, devenue presque une jeune fille, fait sa première entrée dans le monde... où elle y obtient un de ces succès dont le souvenir amènera plus tard sur ses lèvres un sourire, mais qu'elle prend pour l'instant au sérieux, et qui la rend heureuse ; le jour où la mère se réjouit, s'enorgueillit et triomphe plus encore que sa fille ; enfin ce jour de fête intime où l'on se serre plus étroitement les uns contre les autres, où l'on s'embrasse plus souvent, où l'on croit s'aimer davantage ; ce jour-là, pour un mouvement irrésistible de l'enfant, une petite exaltation bien pardonnable après tant d'émotions, on lui gâte tout son plaisir, on lui prend tout son bonheur ; on la rudoie, on la fait pleurer au lieu de lui donner tous les baisers qui lui reviennent, qui lui sont dûs !

Où, joli retour de fête ! Dans les coins de la voiture, deux femmes, dont l'une, au moins, s'apprête à dévorer l'autre. Au milieu d'elles, une jeune fille en larmes, et à côté, un jeune garçon... Oh ! celui-là ne pleure pas et ne songe à dévorer personne. Il voudrait seulement consoler sa sœur, et comme il ne se rend pas compte de ce qui s'est passé chez le docteur, il s'imagine qu'elle se tourmente parce qu'elle croit avoir mal joué.

— Je t'assure que tu te trompes, Jeanne... Tu as été très bonne, excellente même, fait-il d'un air entendu.

— Ah ! ça m'est bien égal maintenant, répond la jeune fille désolée.

Fernande se contient à grand-peine. Quelques larmes encore et, vaincue, elle la pressera de nouveau sur son cœur. Mais Paul, comme s'il comprenait le danger, jette ses bras autour du cou de Jeanne, et lui dit :

— Tu sais, petite sœur, nous avons juré que tous nos plaisirs et tous nos chagrins seraient en commun... T'as donc pas le droit de pleurer toute seule... et comme je n'ai pas envie de pleurer aujourd'hui... tais-toi.

Cette façon de comprendre la communauté, le partage des douleurs, fit enfin sourire Jeanne. Du reste, on arrivait à Auteuil.

Si Maurice de Latour se fût trouvé chez lui, cet incident n'aurait pas eu de suites graves : Mathilde, après avoir raconté ce qui s'était passé, se serait plainte très vivement de Mme Viliers et il l'aurait apaisée avec quelques paroles sensées, affectueuses, comme il savait les dire. Mais il n'était pas encore rentré, et la jeune femme, irritée, tourmentée de nouveau par les soupçons qui lui avaient autrefois traversé l'esprit, résolut d'avoir sur l'heure une explication avec Mme Viliers, de lui dire franchement ses griefs et de dissiper ses doutes.

Pendant qu'elle prenait cette résolution, Fernande était montée au second étage avec les enfants. Elle aidait Jeanne à se défaire de sa toilette, qui ressemblait presque à un costume, et maintenant, certaine de n'être pas entendue, de n'exciter aucune jalousie, elle se dédommageait de la contrainte imposée pendant le trajet du boulevard Malesherbes à Auteuil.

C'était une conversation à trois, très vive, très gaie, un résumé de la fête : Comme elle avait été réussie ! Que de monde ! Des grandes personnes, cette fois. De belles madames très jolies, très connues. Et la maîtresse de la maison, Mlle X..., quel mal elle s'était donné ! Mais elle paraissait si contente ! Et le docteur ! Quel bon directeur de théâtre, et quel excellent souffleur !... Tout avait bien

marché, pas un accroc. Quant à la saynète, quel succès !
"Madame prie Mme Viliers de la rejoindre au salon et de s'y rendre seule."

C'était la femme de chambre de Mme de Latour qui venait de jeter ces mots par la porte entr'ouverte.

Toute la colère de Fernande, un instant calmée, lui revint. L'appeler comme une servante ! Ne pouvait-on pas attendre qu'elle descendit, à l'heure habituelle, quelques instants avant le dîner ? Et sans les enfants ! Pourquoi ? Pour qu'on pût sans doute la gronder, la réprimander tout à l'aise... Si elle refusait d'obéir !... Peut-être cela vaudrait-il mieux dans l'intérêt de tous. Une phrase imprudente est si vite prononcée. Le secret le mieux gardé peut vous échapper... Non. Elle sera maîtresse d'elle-même ! Ne se l'est-elle pas juré ? Qu'a-t-elle à craindre ? Des réprimandes adressées à l'institutrice ? Cela ne peut pas la toucher : elle est la mère.

Elle descendit, après avoir longuement embrassé les enfants pour se donner des forces, pour être bien sûre de ne pas commettre quelque faute qui l'obligerait à les quitter.

Mathilde de Latour, assise dans le salon, lui dit, dès qu'elle fut entrée :

— Je vous ai priée de me rejoindre ici, madame, parce que je désire vous faire, en particulier, quelques observations au sujet de vos élèves... J'ai remarqué depuis longtemps, et surtout aujourd'hui, que vous êtes avec eux d'une expansion... que vous leur témoignez une tendresse vraiment exagérée dans la forme... C'est sortir de votre rôle d'institutrice, qui commande plus de réserve, et je vous serais très obligée d'y rentrer.

Blessée déjà, mais ne le laissant point paraître, très calme, sans raideur, sans sécheresse dans la voix, Fernande répondit :

— Je ne croyais pas mériter ces reproches, madame... Aujourd'hui seulement, je l'avoue, j'ai embrassé un peu tendrement... Mlle Jeanne. Je le regrette et je m'en excuse ; mais le petit succès qu'elle venait de remporter m'avait un peu émue.

— Très émue, car il ne vous a pas suffi de l'embrasser, vous avez aussi murmuré à son oreille certains mots que j'ai trouvés vraiment trop... expressifs, trop passionnés.

— Quels mots, madame ?

— "Chère adorée !" Une mère dit cela. Mais une étrangère...

— Vous avez raison, madame. A l'avenir je me surveillerai mieux.

Mais comme si elle était déjà lasse de son humilité, elle ajouta, sans élever la voix pourtant, avec la même douceur :

— Si je me suis permis d'employer les mots que vous me reprochez, c'est que je vous ai entendue vous servir souvent vous-même, d'expressions à peu près semblables... et tout naturellement...

— Ce n'est pas du tout naturel, fit Mathilde de Latour. Moi, je suis la mère.

— La mère ! répéta Fernande.

— Sans doute... Je ne crois pas que personne puisse me disputer ce titre.

Elle s'était levée et, la tête droite, le regard assuré, elle semblait braver son adversaire.

— Personne, non, personne ne le peut. Rassurez-vous, madame.

— Rassurez-vous ! Quel mot étrange !

Si étrange, que Fernande le regrettait déjà, et qu'elle disait, pour s'expliquer :

— Vos reproches m'ont un peu troublée, madame, et je vous prie de ne pas faire trop attention à mes paroles.

Ce fut à cette excuse que Mathilde de Latour ne prit pas garde. Plus émue qu'elle ne l'avait encore laissé voir, elle se rapprocha de Fernande, et sans la braver cette fois,

crainive plutôt, paraissant lui faire une confiance comme autrefois, du temps de leur intimité :

— Rassurez-vous, avez-vous dit... Vous savez donc que depuis quelques jours une terreur invincible s'empare de moi ?

— Une terreur !

— Oui, quand je suis là, près de lui, près de nos enfants, souvent ma pensée inquiète évoque un fantôme... Cette femme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue, apparaît tout à coup et s'assoit au milieu de nous, morne et glacée.

— Quelle femme ?

— Fernande, dont le spectre se dresse entre Maurice et moi.

— Et alors qu'arrive-t-il ?

— Alors, M. de Latour chasse l'adultère.

— L'adultère !... Eh bien ! que voulez-vous de plus ?

— Je veux qu'elle soit morte et qu'elle ne revienne pas.

— Ne la tentez donc pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne faut pas troubler la paix de la tombe, madame. Il ne faut pas évoquer les morts. Il ne faut pas, surtout, tirer vanité de ses joies, insulter ceux qui sont tombés et braver ceux qui souffrent. Est-ce qu'on est jamais sûr de quelque chose ici-bas ?

— Pourquoi me dites-vous cela ? Qui êtes-vous ?

— Qui je suis?... Une femme qui a souffert.

Le duel est interrompu. Attaqué, serré de près, un des adversaires, à force de sang-froid, de souplesse, ne s'est pas découvert, ne s'est pas livré. Mais que va-t-il arriver à la seconde reprise, lorsque les coups seront encore plus précipités, et que la longueur de la lutte, le nombre des attaques, rendront la défense plus difficile ?

— Vous avez souffert, dites-vous, continue Mathilde. Il est donc vrai que la douleur va chercher parfois les âmes les plus pures, car vous n'avez rien pu faire pour mériter de souffrir.

— De grâce, madame, ne vous occupez plus de moi, ne me demandez pas mes secrets. Il y a des abîmes qu'il est dangereux de sonder.

— Dangereux ! Pourquoi ?

— Laissez-moi mes douleurs, gardez vos joies. Vous êtes heureuse, vous êtes aimée.

— Oui, je suis aimée, et moi seule puis l'être. J'ai chassé jusqu'au souvenir de celle qui l'a indignement trahi.

— Ah ! madame, qu'avez-vous à vous acharner ainsi ?

— M'acharner ! Contre qui ? Contre vous ? Pourquoi faire?... Vous n'êtes rien ici !... Je suis l'épouse, je suis la femme légitime.

— Oui, oui, vous êtes l'épouse, la femme légitime, c'est entendu.

— Je suis la mère aussi.

— Ce n'est pas vrai. Vous n'êtes pas la mère. Vous mentez !

— Ah ! j'en étais sûre : vous êtes Fernande.

— Eh bien ! oui... je suis Fernande !... Vous m'avez torturée pour que je me trahisse... Je me suis trahie... Après ?

XXIV

M. de Latour faisait partie de ce groupe d'hommes du monde assez riche pour ne rien faire, et qui, cependant, travaillent comme s'ils avaient besoin de gagner leur vie. Ils n'ont ni profession, ni carrière, ils ne dépendent que d'eux-mêmes, et ils sont moins libres souvent que s'ils dépendaient des autres. Leur journée est si remplie, tant de choses les intéressent, les passionnent : tout ce qui est nouveau, tout ce qui est beau, tout ce qui est grand ! Ils n'agissent pas, ils ne produisent pas, ils n'ont rien créé. On les appelle un peu dédaigneusement des amateurs.

Mais, sans leur goût souvent très fin, leurs conseils, leurs encouragements, leur appui matériel et moral, leur admiration quelquefois, que de chercheurs, d'inventeurs, de créateurs arrêtés à la moitié du chemin, découragés, épuisés ; combien d'hommes de génie aujourd'hui auraient continué à passer pour des imbéciles ou des fous !

Le jour de la représentation du docteur X..., profitant de la liberté que lui laissait sa femme, désireuse d'assister à cette fête d'enfants, Maurice de Latour avait couru Paris, le Paris travailleur, intellectuel : une station à l'École des beaux-arts, une autre au Collège de France, puis à la Société de géographie, et, pour terminer cette journée de plaisir, comme dernière débauche, une visite à un vieil inventeur sur le point de mettre au monde sa découverte, en mal d'invention.

De retour vers six heures du soir, il venait d'entrer dans son cabinet de travail pour ranger les notes prises dans la journée, lorsqu'un bruit de voix attira son attention. On parlait dans le salon voisin, séparé du cabinet de travail seulement par une portière. Il s'avança, souleva un coin de la tapisserie, reconnut sa femme et l'institutrice des enfants, et il allait les rejoindre, lorsque ces mots l'arrêtèrent, le fixèrent à sa place :

— J'étais décidée à toujours me taire, disait Mme Viliers, à vivre ici, humble, patiente, résignée à tout accepter, à tout souffrir. Vous ne l'avez pas voulu, vous avez cherché la lutte... Je l'accepte. Vous resterez, s'il vous plaît, la maîtresse de M. de Latour... Moi, je veux être la mère de mes enfants.

— Sa maîtresse !... Il faudrait d'abord prouver que vous êtes sa femme.

— Vous en doutez, après m'avoir forcée à me trahir... Vous osez dire que je ne suis pas Fernande de Latour ?

Une voix très ferme, très calme, s'éleva :

— Personne ne vous disputera ce nom, madame. Vous l'avez longtemps porté et vous avez le droit de le porter encore.

C'était M. de Latour qui, s'avançant dans le salon, venait de prononcer ces paroles.

— Vous saviez donc qu'elle était ! s'écria Mathilde.

— Oui, depuis le jour où madame s'est présentée ici.

— Et vous lui avez permis de vivre chez vous, près de moi ?

— J'ai cru devoir le lui permettre, dans l'intérêt de tous... Il y aurait eu danger à lui refuser la place qu'elle nous demandait.

— Un danger ! Elle vous menaçait donc ?

— Comment l'aurait-elle fait ? Je ne lui ai jamais parlé qu'en votre présence. Mais Belin l'avait certainement reconnue comme moi, et il devait avoir de graves motifs pour me la présenter et me conseiller de l'admettre dans notre maison.

— Et ces motifs de Belin vous ont suffi...

Il l'interrompit pour dire avec fermeté :

— Ils auraient pu me suffire. Mais j'ai compris aussi qu'après toutes les années écoulées, les souffrances endurées, je ne pouvais pas lui refuser la grâce de vivre quelque temps auprès de ses enfants...oui, quelque temps seulement, car il était évident pour moi qu'elle ne tarderait pas à se trahir.

— Ce n'est pas la femme qui s'est trahie, s'écria Fernande. Madame a soutenu qu'elle était l'épouse légitime, je l'ai laissée dire. Elle a ajouté : " Je suis la mère," j'ai protesté... Ah ! pour me faire parler, pour me faire crier, elle a bien trouvé la place où il fallait frapper. Toutes ses accusations m'avaient laissée indifférente...

Il l'interrompit :

— Elle ne vous a pas accusée. Sans savoir qui vous étiez, elle a seulement répété ce qu'on a dit autrefois, ce qu'on dit encore de Fernande de Latour.

— On a menti autrefois. On ment aujourd'hui.

— Oui, je sais, reprit-il, sans ironie, sans amertume, très calme, très froid. Vous avez toujours prétendu que vous n'étiez pas coupable. Des imprudences seulement. C'est ainsi que les femmes appellent certaines fautes encore inachevées, sans songer que le monde voit toujours au delà de ce qui est, et qu'il tient pour bien fini ce qui n'est qu'ébauché et ne s'achèvera peut-être jamais... Ces imprudences-là perdent le mari comme elles ont perdu la femme, s'il ne fait pas ce que j'ai fait... Cependant vous m'avez reproché ce duel qui me sauvait, qui sauvait nos enfants... J'étais coupable de vous avoir soupçonnée... et pour me punir, pour vous venger, vous quittiez cette maison... Encore, seulement, une imprudence, sans doute. Vous étiez toujours innocente. Je le veux bien. Mais personne ne l'a cru. J'ai dû me conduire comme si je ne croyais pas... et le vide s'est fait entre nous, l'abîme s'est creusé plus profond.

Elle l'avait écouté sans l'interrompre, étonnée, ne se rappelant plus rien de ce qu'elle s'était promis de lui répondre, si jamais il l'accusait. C'est qu'elle s'attendait, lorsqu'ils seraient en présence, visage découvert... lui, le mari, elle, la femme... Maurice et Fernande de Latour... elle s'attendait à sa colère, à son mépris, à une accusation violente, et alors elle se serait défendue... violemment, comme on l'accusait. "C'est vous, c'est vous le seul coupable!... Vous m'avez outragée en me soupçonnant... C'est ce duel qui m'a perdue... Pourquoi vous êtes-vous enfui avec mes deux enfants?..." Mais non. Il lui avait parlé de tout cela sans passion, froidement, comme on parle de choses lointaines, devenues indifférentes. C'était bien un réquisitoire, mais un de ces réquisitoires où le ministère public semble dire au jury : "Au fond, je ne suis pas bien sûr que l'accusé soit coupable. L'opinion publique lui est contraire. Mais elle s'égare si souvent, l'opinion publique... et, si vous prononcez un acquittement, je ne vous en voudrai pas."

Bientôt même, M. de Latour prit franchement la défense de Fernande, et ce rôle lui convenant sans doute, il se départit, peu à peu, de sa froideur :

— Je vous demande pardon de m'être plaint, fit-il ; d'avoir remué le passé. C'est fini, et si vous me le permettez, nous sauterons plusieurs années de votre existence et de la mienne... Un jour, on annonce votre mort, on l'établit. Personne n'émet un doute à ce sujet... Je me crois libre de me remarier, et je me remarie... On s'était trompé : vous viviez... Qu'aurait fait une autre femme à votre place ? Elle se serait empressée de faire annuler son acte de décès, de rentrer dans tous ses droits... Vous, au contraire, par amour de vos enfants, de peur que le bruit de votre résurrection ne trouble leur repos, vous consentez à ne pas revivre sous votre véritable nom et à vous contenter d'une humble place auprès d'eux... C'est très beau cela, madame, très beau... et voilà qui vous innocente mieux que toutes vos douleurs, car si vous avez beaucoup souffert, vous avez fait aussi beaucoup souffrir... Je parle de Jeanne et de Paul si longtemps privés de vos baisers.

— Monsieur ! monsieur !

— Il faut bien vous les rappeler, lorsque vous les oubliez.

— Je les oublie, moi ! Vous me dites cela quand je veux redevenir leur mère !

— Redevenir leur mère ! Comment l'entendez-vous ?... Vous songez peut-être à me les prendre ? Ne l'espérez pas. Je ne les ai jamais quittés, moi. Ils ne me quitteront jamais... Ils ont encore besoin de mes soins, de mon appui, de mon amour.

— Je ne prétends pas les en priver... Mais je veux, moi aussi, vivre auprès d'eux.

— C'est impossible maintenant... J'ai admis votre présence dans cette maison lorsque Belin et moi étions seuls à savoir qui vous étiez... Pour les raisons que j'ai dites, je prenais la responsabilité d'une situation... impossible, et je

respectais votre secret. Vous l'avez trahi vous-même. Tout est changé.

— Alors vous exigez que je parte ?

— Je vous demande de partir.

— Et si je refuse ? Si je veux reprendre ma place, mes droits ?

— Rien ne vous est plus facile. Vous faites constater légalement votre existence... et du moment que vous vivez, mon second mariage est nul.

— Eh bien ? fit-elle, en le regardant droit dans les yeux.

— Eh bien, à votre aise, répondit-il, le regard aussi ferme que le sien. Mais j'agirai de mon côté... Le divorce existe aujourd'hui. Je le demande. Je l'obtiens... et, bientôt, je me remarie avec celle dont vous m'aurez séparé quelques mois seulement.

— Etes-vous certain de divorcer aussi facilement que vous le dites ?... Quelles causes de divorce pourrez-vous aujourd'hui invoquer contre moi ?

— Le passé me fournira toutes celles dont j'ai besoin.

— Vous osez ?

— Certes. N'aurais-je pas le devoir, qui primera tous les autres, de faire rendre sa place à la personne que vous aurez chassée ?... Elle s'est honnêtement mariée. Elle se croyait ma femme légitime, et vous venez lui dire : "C'est moi la femme ; vous n'êtes que la maîtresse." En bien ! si le divorce seul peut me permettre de lui donner le nom que vous voulez lui reprendre, son titre, son rang, le respect qui lui est dû, le droit d'aimer, d'être aimée aux yeux de tous, je demanderai le divorce, et tout me sera bon pour l'obtenir.

— Tout, avez-vous dit... Et alors ma fille saurait un jour...

Qu'à côté des joies saintes et pures, des pieux devoirs, des affections bénies, il y a des entraînements, des aberrations qui arrachent une femme à son foyer, une mère à ses enfants... et que vous avez été une de ces femmes... Oui, elle finirait par le savoir.

— Oh ! monsieur !

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le lui cacher, pour ne lui montrer que le beau côté de la vie. Elle n'a même pas le soupçon du mal... Si, aujourd'hui, je déchire le voile, c'est que vous m'y avez contraint.

Elle garda le silence un instant, immobile, très pâle. Des hésitations terribles devaient lui traverser l'esprit. Que faire ? Que décider ? Un dernier combat, une dernière bataille se livrait dans sa tête, dans son cœur. Fallait-il se sacrifier jusqu'au bout, jusqu'à la mort, à ses enfants adorés.

Tout à coup, elle se redressa, d'un mouvement brusque, elle rejeta sa tête en arrière, et, très simple, aussi très résolue, elle dit :

— C'est bien, monsieur, il n'y aura pas de procès, de divorce, de nouveau mariage... Celui que vous avez contracté est valable... Je renonce à mes droits... Je suis bien morte et je consens, quoi qu'il puisse arriver, à ne jamais revivre.

Elle s'arrêta un instant, puis, cette fois, moins ferme, des larmes plein les yeux, plein la voix, elle ajouta :

— Pour n'être pas tentée de me trahir devant mes enfants, comme je me suis trahie aujourd'hui devant madame, je me décide aussi à quitter cette maison... et je la quitterai ce soir même. Demain je n'en aurai peut-être plus le courage.

Et elle sortit précipitamment du salon pour ne pas sangloter devant eux.

Ils restèrent seuls, étonnés, attristés de leur victoire, admirant cette femme que l'amour maternel, l'immolation à ses enfants absolvaient de ses fautes... si elle en avait commis.

ADOLPHE BELOT.

(A suivre.)

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr., Directeur-Gérant : A. Filiatreault.

J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREAU.

COLLABORATION : L. Fréchette, Ernest Tremblay, B. Sulte, M. Vidal
Napoléon Legendre, Pamphile LeMay, Hon. Charles Langelier
Rémi Tremblay, Madame Dandurand, Delle Marie Beaupré,
Françoise, Calixte LeBeuf, H. C. Saint-Pierre, Rodolphe Le-
mieux, Gonzalve Désaulniers, Arthur Globensky, Hon. J. E.
Robidoux, J. Israël Tarte, H. Roulland, (r. Pavlidès.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du nu-
méro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

B. P. BOITE 324.

Téléphone FcH 6826

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS *

TYPES QUEBECQUOIS

ONEILLE — GRELOT — DRAPEAU — CHOUINARD —

COTTON — DUPIL — GROSERRIN — CARDINAL

— MARCEL AUBIN — DOMINIQUE —

BURNS — GEORGE LÉVESQUE.

IV

CHOUINARD

I

En ce temps là — je parle de 1848, pas d'hier, comme vous voyez — l'église de Saint-Joseph de la Pointe-Lévis, possédait, entre autres ornements, un chantre du nom de Picard.

Je mets Picard parmi les ornements, non pas qu'il fût beau — ô mon Dieu, non ! — mais parce qu'il y avait en lui quelque chose de monumental.

Sa voix d'abord, dont les éclats de trompette faisaient tinter les grands vitraux de l'église.

Et puis son nez.

Picard avait de grandes jambes, de grands pieds, de grandes mains, de grands yeux, de grandes dents, un grand cou.

Quant à son nez, il n'était pas grand.

Il était monstrueux.

Je me dispenserai de le décrire, car il n'apparaît qu'incidentellement dans mon récit.

Qu'il me suffise de rapporter les paroles dont le vicaire, M. l'abbé Jean, se servait pour en donner une idée :

— Quand Picard entre au chœur, disait-il, ce n'est pas un homme avec un nez, c'est un nez avec un homme !

Or, un beau dimanche — à vêpres — Picard chantait au lutrin ; il "faisait chantré", pour me servir d'une expression aussi baroque que consacrée.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

Le temps était délicieux — un temps *écho*, comme disent les Canadiens, pour indiquer la sonorité de l'atmosphère.

Le chant des psaumes roulait majestueux sous la grande voûte, et, par les fenêtres ouvertes, s'épandait au dehors en larges ondes vibrantes.

A un moment donné, dans l'intervalle d'un psaume à l'autre, ce fut au tour de Picard à entonner l'antienne.

Le long chantre mouche hâtivement son long appendice, se lève, ou plutôt se déplie avec solennité, tousse un peu pour s'astiquer le larynx, et puis lance, de sa voix de stentor et sur un diapason triomphant, ces quatre syllabes suggestives :

— *Serve bon.*

Beau nez !

Le calembour s'imposait à l'esprit le plus sérieux, et ne pouvait manquer de faire sourire.

Il fit plus.

La dernière note de l'intonation s'éteignait à peine, et le chœur n'avait pas encore eu le temps de reprendre la continuation de l'antienne, qu'une autre voix tout aussi retentissante que la première éclata dans le bas de l'église :

— *Hourrah pour Picard !*

On voit d'ici le scandale : brouhaha extraordinaire, toutes les têtes tournées, fou rire partout.

Quel était l'individu assez irrévérencieux pour oser troubler l'office divin par une farce de ce calibre ?

On le sut bientôt.

Du reste, la voix n'était pas inconnue.

Elle appartenait à un pauvre innocent de bon garçon qui fut, durant des années, universellement connu dans toutes les campagnes échelonnées sur la rive sud du Saint-Laurent, depuis Québec jusqu'à Gaspé.

Ce n'était pas une farce qu'il avait voulu faire.

Oh non !

L'exclamation intempestive lui avait échappé.

Son esprit jovial, frappé soudainement par le comique de la situation, n'avait pas eu le temps de réfléchir ; et c'est on ne peut plus involontairement que le pauvre diable avait troublé le recueillement des fidèles par sa sortie burlesque.

Du reste on lui aurait pardonné bien autre chose, à ce brave Chouinard.

* Reproduction interdite.

Car il s'appelait Chouinard.

Olivier, de son prénom, — qu'il prononçait Livier.

C'était sa manière de dire *moi*, car il parlait toujours de lui-même à la troisième personne.

Bien qu'appartenant à la classe des pauvres diables, Chouinard n'était pas précisément un mendiant, car il ne mendiait pas.

Il se contentait d'accepter l'hospitalité qu'on lui offrait sur la route.

Et comme il passa toute sa vie à faire la navette entre Québec et Gaspé, et que cette hospitalité ne lui faisait jamais défaut, il n'eut jamais besoin d'autre domicile.

Quant au reste, ses goûts n'étant rien moins que luxueux et son ambition se bornant à peu de chose, il se tirait parfaitement d'affaires, et ne manquait jamais de rien.

Était-il suivi par un bon ange chargé de glisser chaque jour dans sa poche les cinq sous du Juif-Errant ?

Non pas.

Ses cinq sous, il les gagnait bel et bien.

Et jamais peut-être millions n'ont été mieux ni plus honnêtement gagnés.

Les lois de l'État s'en trouvaient bien quelque peu enfreintes.

Le ministère des Postes aurait peut-être pu le poursuivre en contravention.

Mais la pécadille n'en valait pas la peine ; et tant pis pour qui aurait voulu molester l'ami Chouinard, car il était populaire.

Voici en quoi consistait sa petite industrie.

Il s'était constitué courrier privé et indépendant.

Et pour six sous — cinq *cents*, ce qui était dans le temps le port d'une lettre à la poste — il portait à pied cette lettre à Kamouraska, à Rimouski, au Bic, à Matane, et, naturellement à n'importe quel point intermédiaire, la livrant en mains propres ou à domicile, sans jamais exiger d'autre rémunération.

S'il avait dix, vingt, trente lettres, tant mieux.

S'il n'en avait qu'une, il faisait le voyage tout de même, et avec une rapidité... Ses courses étaient quelquefois étonnantes.

Nul froid, nulle tempête, nuls chemins effondrés ne l'arrêtaient.

Pendant quelqueune de ces terribles journées d'hiver, où les voyageurs les plus hardis osent à peine s'aventurer sur la route enveloppés dans leurs habits de fourrure et les peaux d'ours de leurs traîneaux, on entendait parfois un son de trompe éclater au loin, puis on voyait déboucher à l'entrée du village un piéton maigrement vêtu, une casquette en peau de chat sur les yeux, blanc de givre, enfonçant jus-

qu'aux genoux dans la neige mouvante, les doigts à demi-gelés sur un cornet à bouquin, le dos courbé, luttant ferme contre la "poudrerie" qui lui cinglait la figure, et jetant à toutes les portes sa fanfare dans la bourrasque.

C'était Chouinard.

A la brune, il entrait — n'importe où.

Chez le riche comme chez le pauvre.

Avec cette différence que dans les maisons un peu cossues, il se présentait à la porte de service.

On ne le rebutait nulle part.

Haletant, geignant, épuisé, il secouait dans le tambour la neige dont il était couvert, essuyait ses bottes glacées au paillason, faisait son entrée en souriant, détachait les glaçons de sa barbe et de ses cheveux incultes, s'approchait du poêle — les calorifères étaient alors inconnus dans ces parages — grelottait quelques instants, les mains dans le "fourneau", puis jetant un long regard autour de lui avec une expression de contentement naïf, il lâchait un gros rire enfantin, hi hi hi !... puis il ajoutait :...

— Mauvais temps.

— Tiens, c'est ce brave Chouinard ! disait-on. Quel bon vent t'amène ?

— Bon vent, mais mauvais côté, hi hi hi !...

— D'où viens-tu comme ça ?

— Viens de Québec.

— Et où vas-tu ?

— La Rivière-du-Loup.

— Porter une lettre ?

— Te cré !

— A qui donc ?

— Monsieur Pouliot.

— Montre voir.

— Tiens... Non, pas celle-là ! Monsieur Verreau, celle-là, Saint-Jean-Port-Joli.

Ou monsieur Dupuis, Saint-Roch-des-Aulnais.

Ou quelque autre encore.

On lui faisait généralement ces questions non par pure curiosité, mais pour mettre son étrange mémoire à l'épreuve.

Il avait souvent quinze, vingt lettres dans son sac.

Or il ne savait pas lire, et jamais il ne se trompait dans la distribution.

Pas une erreur !

Une lettre qui lui était une fois confiée arrivait droit à son adresse, avec autant de sûreté — et même plus — que si elle eût été mise entre les mains du ministre des Postes lui-même.

Un chef de bureau reçoit une lettre, lit l'adresse, et se trompe quelquefois de case.

Chouinard, lui, ne s'en rapportait qu'à l'apparence

extérieure de l'enveloppe, mais son coup d'œil était infailible.

On ne l'a jamais pris en défaut.

Etant donné ce qui précède, Chouinard ne pouvait manquer d'être un favori au collège de Sainte-Anne de la Pocatière, dont la masse des élèves avaient leurs parents disséminés sur l'itinéraire habituel de l'extraordinaire courrier.

Son arrivée était une fête.

Grâce à sa prodigieuse mémoire, Chouinard connaissait — il s'en informait naturellement avec le plus grand soin — toutes les familles qui avaient un fils ou deux au collège de Sainte-Anne, et, au point de vue de la clientèle, il n'avait garde de négliger ce détail.

Il s'arrêtait au collège d'abord.

C'était une station de rigueur.

Puis il se rendait chez les parents, et donnait des nouvelles du "petit".

Il était naturellement le bienvenu.

On l'entourait :

— Vous l'avez vu, ce cher enfant ?

— Comment est-il ?

— S'ennuie-t-il beaucoup ?

— A-t-il grandi ? etc.

Livier savait tout et répondait à tout.

La famille était enchantée — la maman surtout — et chacun s'évertuait à faire plaisir à Chouinard.

On le choyait, on le dorlotait, on le gavait de friandises.

Sans compter qu'il repartait toujours, cela va sans dire, avec une lettre et quelque petit paquet pour le retour.

La lettre ne pouvait arriver à destination que longtemps après le passage du courrier ordinaire.

On le savait ; mais n'importe !

Avez-vous remarqué comme une lettre d'ami ou de parent vous fait plus de plaisir à recevoir quand elle vous est remise par une main qui a touché celle qui l'envoie ?

C'est à ce sentiment qu'obéissaient d'instinct, il n'y a encore que quelques années, ceux qui vous disaient :

— Mon cher, vous partez pour Montréal, veuillez donc vous charger de cette lettre.

Cette lettre vous coûtait d'ennui, d'embarras et même d'argent, cent fois les trois sous que ce monsieur aurait payé en mettant simplement son envoi à la poste ; mais il ne réfléchissait pas cela.

Il espérait que sa lettre serait remise personnellement ; et cela doublait, par l'imagination, la satisfaction qu'il avait eue de l'écrire.

Et celui qui recevait la lettre donc !

— Vraiment, c'est lui-même qui vous a confié ceci ? Vous l'avez vu ? Vous lui avez parlé ? Comment est-il ? Que chante-t-il de bon ? etc.

— Vous avez vu mon père avant de partir ! me disait un jour, toute tremblante d'émotion, une bonne religieuse canadienne que je retrouvais à Blois, en France. J'ai presque envie de vous embrasser.

Elle recevait des lettres de sa famille toutes les semaines, cependant.

Mais quelqu'un qui avait vu son père, qui lui avait parlé, qui lui avait serré la main, ce n'était pas la même chose !

Avec cela qu'en confiant une lettre à Chouinard, on faisait une charité déguisée, — et personne n'ignore que c'est la plus agréable à faire après tout.

Imaginez maintenant quelle réception nous faisons à l'ami Olivier, lorsque, par un de ces ennuyeux congés d'hiver, comme un oiseau voyageur tombant des nues, il arrivait au collège, et venait s'ébattre au milieu de nos groupes attristés, à Sainte-Anne, sur cette plage morne où l'on a d'un côté une montagne revêche qui vous bouche l'horizon, et de l'autre une plaine sans fin, plate et froide, qui vous l'escamote.

— Voilà Chouinard !

— Bonjour, Chouinard !

— Hourrah !

— Vivat !

— Ohé !

Et nous nous précipitions autour du pauvre garçon qui ne savait bientôt plus où donner de la tête.

Tout le monde parlait à la fois :

— Des lettres ?

— Une pour moi !

— Pour moi !

— Pour moi !

— Vite donc, Livier ! Vite donc !

Chacun se dressait sur le bout des pieds, trépignant d'impatience.

La poste ordinaire ne comptait plus.

Nous aurions eu dans nos poches des lettres bien postérieures à celles qu'il nous apportait : elles ne valaient plus rien.

— Oui, oui, oui ! criait le bon diable tout essoufflé, et se défendant de son mieux contre les assauts de tous ces diabolotins. Attendez donc !... hi hi hi...

Puis il grimpait sur un banc, et commençait la distribution.

— Quins, 'tit Pite, pour toi !

— Hourrah ! merci, Chouinard !

— Quins, Couillard, lettre de Saint-Thomas !

— Quins, Bernier, lettre du Cap... hi hi hi !

— Merci, Livier !

— Quins, !Bacon ! quins, Gagnier ! quins, Arsène !
lettres pour vous autres...

— Merci, merci, merci !

— Hourrah !...

— Tu as passé chez nous ?

— Te cré !

— Comment vont-ils à la maison ?

— Père acheté beau cheval !

— Et chez nous ?

— Chu vous ? Sœur robe neuve... Belle ! belle !

— Ah ! ah ! ah !...

— Tu connais ça, Livier ?

— Te cré !...

— Hourrah !...

— Et chez nous ?

— Mère mal au dents,

— Et chez nous ?

— Fait boucherie, semaine passée ; bon boudin, va !
hi hi hi !...

— Et chez nous, Livier ?

— Fait baptiser dimanche. Beau 'tit frère...

— Bravo !

— Vive Chouinard !

— Hourrah pour Livier !

— La bascule !

— La bascule !...

Ce qu'on appelait la bascule, au collège de Sainte-Anne était une espèce d'ovation peu réjouissante à laquelle on soumettait les camarades qui, d'une façon ou d'une autre, avaient su provoquer quelque enthousiasme.

La cérémonie était simple et primitive.

Elle rappelait un peu le pavois des anciens Gaulois.

Aussitôt qu'on avait lâché le mot *Bascule !* les plus rapprochés saisissaient le triomphateur — la victime, si vous aimez mieux — qui par un bras, qui par une jambe, qui par le collet, qui par le ceinturon.

Et puis, ho !...

Un élan le hissait sur les têtes, où dix, vingt, trente poignets solides le maintenaient en équilibre, pendant qu'on lui faisait faire le tour de la salle, en procession, au milieu d'une tempête de rires, de chants et d'acclamations.

Si vous aviez été longtemps absent, si vous aviez fait quelque action d'éclat, ou si c'était l'anniversaire de votre naissance, ça y était !

— La bascule, ho !

Le système des compensations.

On s'en tirait tant bien que mal ; comme on pouvait.

Un peu étourdi, un peu moulu, et surtout bien chiffonné ; mais en général sans avaries sérieuses — au moins à la peau.

Chouinard faisait bien quelques résistances d'abord, mais pour la forme seulement.

Il était habitué.

Avec son dîner à la cuisine, et le petit tour de chapeau qui se faisait entre nous, la bascule était de rigueur à chacune de ses visites.

Il en prenait gaîment son parti, et se laissait trimballer de bonne grâce.

— Bande *scrérlats !* disait-il seulement, en feignant de se fâcher.

LOUIS FRÉCHETTE.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'EXPOSITION

L'exposition qui s'ouvrira à Montréal le 15 Septembre sera de beaucoup supérieure à celle de l'année dernière, et nous pouvons dire d'avance, sans crainte de nous tromper, que ce sera un succès.

Les plus grands industriels et agriculteurs de la Province se proposent d'exhiber et sont parfaitement décidés à ne reculer devant aucune dépense pour fournir leur contingent. Ils n'auront pas cette année à déplorer les quelques accidents de l'année dernière, car les compagnies de chemin de fer ont promis d'apporter plus d'attention et plus de soin au transport des produits et des animaux sur les terrains de l'exposition.

Les demandes d'espace sont nombreuses. Il en arrive tous les jours non seulement de la Province de Québec, mais encore de toutes les parties de la Puissance, et des Etats-Unis. Aussi les organisateurs ont-ils décidé d'ajouter 5000 pieds carrés à la Salle des Machines (Machinery hall).

Les bestiaux seront en grand nombre et de qualité supérieure ; nous sommes informés que les Provinces maritimes doivent envoyer plusieurs chars d'animaux de race.

Si nous en jugeons par les renseignements que nous avons puisés à bonne source, le Palais de l'Industrie offrira un coup d'œil féerique. Toutes les branches de l'industrie et du commerce seront représentées au milieu des plus riches décorations.

Le comité chargé de voir aux amusements a préparé un programme des plus attrayants pour chaque jour, et il y en aura pour tous les goûts. La musique tiendra une large place dans ces programmes et, sans regarder à la dépense, le comité s'est déjà assuré le concours de la musique hongroise (Hungarian Gypsy Band) que des milliers de spectateurs ont applaudi avec tant d'enthousiasme au Parc Sohmer dans le cours du mois de juillet dernier. On a aussi retenu les services d'une organisation musicale dont on dit beaucoup de bien, c'est la "Ladies' Military Band."

On parle aussi d'une grande parade militaire pour le samedi. Le lundi sera le jour de la grande fête civique et le mardi aura lieu la visite du gouverneur-général.

Chaque soir, illumination des terrains et feux d'artifice.

L'exposition, comme nous avons dit en commençant

cet article, s'ouvrira jeudi le 15 septembre et se fermera le 23. Qu'on n'attende pas au dernier moment pour y aller ; qu'on s'y rende en foule dès le premier jour. Cette première journée est toujours fort intéressante, car, si tous les produits ne sont pas encore bien en ordre, étiquetés, alignés en grande toilette, on a le spectacle si mouvementé de cette armée d'ouvriers, de commis, de patrons s'empressant pour terminer l'installation sur laquelle ils fondent tant d'espérances. Aussi engageons-nous les visiteurs à se rendre en grand nombre à l'exposition dès les premiers jours. Qu'on n'oublie pas que c'est une *première* et une première solennelle, et par cela même c'est une grande attraction.

La Compagnie des chars électriques a promis que deux lignes au moins seraient complétées pour l'ouverture de l'exposition.

Notre vaillant confrère du *Moniteur du Commerce* vient de publier un excellent article dans lequel il met les points sur les i, et nous l'en félicitons bien sincèrement. Il attaque la source même du mal en demandant l'abolition pure et simple du Conseil de l'Instruction Publique. En effet, n'est-ce pas le comble du ridicule de voir l'éducation de toute la jeunesse de notre province confiée aux soins de vingt-quatre hommes qui ne se réunissent que deux fois par année en séance extraordinaire qui ne dure pas plus de six heures. On constate que tout est pour le mieux dans le plus ignorant des mondes ; on approuve les livres très mal faits des très chers Frères, et le tour est joué. On se fait ensuite des compliments réciproques sur la bonne besogne expédiée, et chacun retourne chez soi. L'année suivante, Baptiste est obligé d'acheter les livres nouveaux pour augmenter la richesse collective des Frères pendant que nos libraires et nos imprimeurs sont obligés de renvoyer leurs employés qui se sauvent aux États-Unis.

Notre administration municipale s'endort dans une déplorable apathie.

En dépit des allées et venues, des gesticulades et des apostrophes de certains personnages officiels qui n'ont en vue qu'une réclame banale dans les journaux, que la joie de se faire proclamer "great men," rien ne se fait et les affaires de la ville sont dans un état pitoyable.

Lorsque tout le monde s'agite, lorsque les gouvernements, les chambres de commerce, les comités d'hygiène proclament bien haut le besoin de protéger le pays, lorsque tout le monde est sur pied, la ville de Montréal sommeille doucement sans ingénieur sanitaire, sans cette cheville ouvrière de toute opération de salubrité.

Cette procrastination est honteuse, elle est de plus dangereuse, criminelle même.

Que le conseil de ville agisse immédiatement, sans retard.

Il nous faut un ingénieur sanitaire !

On célèbre actuellement à Montréal le centième anniversaire de la découverte de la guillotine. Les réjouissances sont terminées, il n'y a plus que la note à payer.

CONSEILS A UN JEUNE LITTÉRATEUR

L'art d'ARRIVER

Ce n'est pas ma propre expérience, ô jeune homme idéal ! que je te sers ici. Les bons hasards de la vie m'ont procuré la confiance de quelques prudents vieillards : laisse-moi te communiquer leur enseignement. Ce que tu n'accepterais guère de moi, tu l'agréeras d'eux.

Mais, — crainte que des intrus s'immiscent dans notre intimité, — précisons la nature de ton être, mon sympathique camarade. Car je ne veux permettre que tu sois confondu avec de ces importants importuns, de ces fâcheux et de ces fols intransigeants qui font de l'art une cité située quelque part hors du monde. Tu n'as pas leurs travers. Ils sont farouches, dédaigneux, ne tiennent compte que du talent, n'aiment que leur pur désir, frémissent en écrivant le dernier mot d'un poème ou d'un livre, et périssent de mille vains scrupules de style qui, grâce aux dieux ! te sont épargnés. Tu sais, toi, le sens, — qu'ils ignorent, les fats ! — du mot A-R-R-I-V-E-R. A quoi ? A la fortune et à la notoriété, parbleu ! Ce n'est pas de gloire, sage et moderne esprit que tu rêves, et tu n'ignores pas ce que vaut cette vieille lune. Non, la Notoriété (joli vocable !) te suffit, et je t'en félicite. Ce qu'il te faut, c'est ton nom prononcé sur ton passage dans la voie publique ou marqué aux comptes-rendus des banquets, et tout homme sensé convient avec toi que telle est, en effet, la plus délicate caresse que quête notre amour-propre. C'est aussi, en vérité, le vœu le plus modeste qu'on puisse former, le plus à la portée de la patience humaine.

Et ce qu'il te faut encore, ô jeune homme d'avenir ! c'est de l'argent : beaucoup, énormément, le plus possible. Je ne perdrai pas l'encre à louer ton projet. Naturel, il l'est, et légitime aussi, et noble encore et, ajoutons-le, nécessaire dans les conditions actuelles de cette "humanité en marche".

Permetts-moi de te le dire entre nous, et laisse-moi l'espoir de te faire plaisir au moyen d'une citation rare : *Tu Marcellus eris...* Marcellus ! Je ne te veux plus donner d'autre nom, mon petit Marc... et tu seras Marcellus précisément parce que tu devines d'instinct ces conditions de notre présente humanité. Tu as compris que l'artiste ou l'écrivain n'y doivent point prétendre à plus haut emploi que celui d'aimable jongleur, de charmant joueur de cornemuse, et tu t'apprêtes à rythmer, des risettes de ta musette, les rauques soupirs de la machine à vapeur triomphante ; non sans, toutefois, du maintien, de l'essentiel quant à toi, non sans ce décorum, enfin, qui doit faire de toi un sénateur ou un conseiller législatif. O Marcellus ! tu n'es ni un poète, ni un philosophe, ni un moralisme, ni... ni... ni... Tu es le jeune littérateur qui désire ("Et c'est bien son droit !" s'écrie ta bonne mère) *réussir*.

Or, pour t'aider à *réussir*, des complaisantes fées combleront ton berceau des dons les plus heureux. Pour les résumer tous, et tout de suite, et en peu de syllabes, elles t'ont fait, au moral et au physique, tel qu'il est impossible de te distinguer de la majorité des humains. Elles t'ont fait délicieusement médiocre. Ce n'est pas toi qui commettras jamais l'impair de te faire remarquer ! Ton esprit et ton nez connaissent les lois de la politesse. Ils les pratiquent. Avec cela, une vive ambition. Avec cela, un peu d'imagination, beaucoup de mémoire, et, m'a-t-on dit, encore plus de jugement.

C'est à cette dernière qualité que je me fie en colligeant pour toi les conseils qui vont suivre. Ton sain et solide jugement y saura saisir l'élément substantiel ; et si, bien contre mon gré, ils recélaient quelque dangereuse influence s'ils fleuraient quelque délétère odeur, ta belle âme donnerait, aussitôt, d'elle-même, naturellement, le coup d'aile qui franchit l'obstacle ou écarte la tentation.

Aussi vois je sans inquiétude ton visage élégamment effacé se pencher sur ces pages : lis et *memento*, Marcellus !

I. — LE BUT ET LES MOYENS.

Pour réussir, Marcellus, il faut plaire.

Offre aux gens la réalisation écrite et vivante de leur propre idéal ; sois comme ils veulent, produis ce qu'ils désirent, donne une forme à leurs vagues sentiments, à leurs pensées encore un peu plus vagues.

Tu me diras que ce "vague" même est ce qui te trouble, que tu discernes mal les intentions muettes, que tu te perds dans le bruit des réprobations contradictoires...

Méditons !

Un moyen préliminaire, infaillible, pour une dizaine d'années, de te concilier toutes les sympathies, c'est d'afficher le plus profond respect à l'endroit ou à l'envers du Public. Depuis longtemps on le moleste, et cela d'abord ne fut point d'une mauvaise politique, rassasié d'adoration comme il était. Aujourd'hui, ce sera tout neuf et très adroit si tu t'aplatis devant lui. (Crois-moi.)

Mais le Public se compose de divers publics qu'il ne serait pas aisé de satisfaire également. Pourtant, — car tout se peut, et même qu'un jour tu brigues la députation : sois prévoyant ! — en principe, adresse-toi à tous, mais réserve la louange exquise et l'encens rare pour le *Public d'élite*.

(Ici, ne me demande pas une définition, entendons-nous à demi-mot...)

Ta fonction principale, Marcellus, est de procurer à ce public particulier la pratique facile et variée de tous les plaisirs. Que tes lecteurs digèrent bien, qu'ils dorment sans rêves et qu'ils aient de la fantaisie en amour : si tu n'es pas décrété d'utilité publique, c'est que tu auras expressément décliné ce suprême honneur !

— Hélas ! dis-tu encore, soit, tel sera donc mon objectif : mais pour l'atteindre, pour remplir convenablement ce rôle d'intendant des plaisirs de l'élite dont vous parlez, que faut-il faire ? Qu'est-ce qui chatouille le mieux la rate de l'élite ?

— Une question, Marcellus : crois-tu bonnement que ce soit le marchand qui détermine et dispose son étalage ? C'est le client. Les magasins de la rue Notre-Dame et ceux de la rue Ste-Catherine sont disposés chacun suivant ses intentions, c'est le passant ! et les besoins secrets de leur clientèle respective qui décident. Tu es marchand, Marcellus, apprends ton métier ! Analyse les habitudes de la clientèle, et des habitudes tu déduiras les goûts... et d'ailleurs, ce public, après tout, n'en es-tu pas, toi-même ? Je t'ai vu à tous les bals de la saison, tu n'arrives pas du Congo tu hantes vingt salons et ton cheval est célèbre. Tâte-toi donc, mon cher, et contente-toi...

Chut ! voici la vérité :

Ce que demande ton public, ton monde, à la littérature ? Ce qu'il n'a pas dans la vie, ce dont il ne voudrait pas dans la vie : le rêve de la passion (dont il est incapable), le rêve de la vertu (*idem*), du dévouement, du courage (*idem ! idem !*) ; ou encore le spectacle des malheurs à l'abri desquels il se sait à jamais et qu'un seul mot résume : la pauvreté ; ou enfin — je vais t'effrayer — *le rêve poétique*. Comprends-moi bien. La poésie de ton monde n'a rien de commun avec celle des Poètes, laquelle est toujours, même en pleine joie, à fond amer et troublé et vertigineux. La poésie de ton monde est à fond sucré, on n'y perd point pied et l'horizon n'y cesse d'être bleu que pour se faire rose.

Ce public d'élite veut être distrait ; il défend qu'on l'étonne.

II. — PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE.

Et toi-même, mon cher, que ta première règle de conduite soit de ne pas t'étonner de rien, jamais. — Le malheur des

poètes est qu'ils sont d'éternels enfants, aux yeux naïfs, et pour qui le monde est un spectacle nouveau toujours, miraculeux toujours. — Evite cet écart. J'aimerais sur ta lèvre un sourire sceptique à demeure : tu t'attends à tout, dit ce sourire, rien ne saurait te surprendre, et tu raisones froidement des plus monstrueuses possibilités. Cela inspire confiance, on sait que tu ne t'emballas pas, on t'accorde de l'autorité.

Secondement, *tu sais tout*. N'oublie pas que nos lecteurs sont convaincus qu'ils n'ignorent rien : ne te fais pas mépriser ! Du reste, on ne te demandera jamais tes preuves : personne ne dira dans quels "manuels" tu as puisé tes renseignements, un peu superficiels peut être, chacun ayant intérêt à taire les sources. Il est particulièrement commode de se faire, dans ton monde, une jolie réputation de polyglotte, la conversation de l'élite comportant, au plus juste, un lexique de deux cents mots. *TU SAIS TOUT*, te dis-je, et la littérature comme le reste, sans pédanterie au moins. C'est une vérité axiomatique, n'est-ce pas, que : *la littérature n'est pas une spécialité*. En botanique, en statistique, les spécialistes vous disent : "Avez-vous étudié la matière ? Non ? alors taisez-vous." Mais ces mêmes spécialistes ne se taisent pas s'il s'agit d'apprécier une œuvre littéraire et, là-dessus, chacun prétend juger en dernier ressort... Tu m'as compris, Marcellus : *TU SAIS TOUT*.

Enfin : — troisième loi psychologique — trouve le moyen de fondre dans l'ensemble de tes pensées l'affirmation et la négation. Je m'explique. La réalité foncière de ton âme consiste, si je puis dire, en une grande "absence" dérobée sous un voile de méchanceté. Tu railles tout, l'amour (que tu declares coupable au-dessous de cinq mille piastres de revenu), la poésie (dite) nageuse ou lyrique, le génie sans clients... Mais tu gardes par devers toi un trésor d'"idées généreuses". Sois-en bien économe, Marcellus, et ne les sors qu'à bon escient, qu'au bon moment : c'est d'un effet sublime ! Je te recommande le thème Patrie. Sur ce chapitre, tu ne plaisantes pas, toi, l'éternel rieur ! Tu étais justement, comme à l'ordinaire, en train de moquer quelque chose ou quelqu'un : tout à coup vibre le mot *FRANCE* — et ta gravité soudaine et jusqu'à ton silence causent une sensation inoubliable.

III. — LES DEHORS.

Maintenant que ton âme est en état de grâce, songeons à ton attitude. Il n'en faut une, de toute nécessité, ne serait-ce qu'en vue des journaux illustrés, à la bonne page desquels tu pourras, un jour, prétendre. Regarde, d'ailleurs, autour de toi : il y a peu de visages "construits", peu de "traits" parmi les hommes célèbres ; mais chacun a sa pose, son attitude, que le photographe défend de l'oublier.

J'hésite pourtant à te conseiller, et je ne puis te donner que des indications générales. Il ne s'agit pas, bien entendu, de traduire à l'extérieur, naïvement, la réalité intime. Il suffit, par un choix éclairé, fondé sur de judicieuses compromissions, de te composer un personnage qui, sans excès de couleur et de relief, sans trop rompre l'alignement, sans précisément te mettre à part du commun, te désigne à tous les yeux. Encore un coup, regarde autour de toi et prends le masque, jeune homme, que tes aînés l'ont laissé. Par bonheur, la plupart des attitudes compromettantes sont accaparées par des malavisés, et tu ne risques pas de te compromettre avec le travestissement "génial," ou "magique," ou "poétique," ou "brutal"... Si j'étais de toi, je choiserais l'attitude ironique et dilettante du "jeune penseur de ce temps : " à la bouche, le cigare et le sourire qui pactisent avec les faiblesses contemporaines par une supérieure indulgence à base de mépris.

Un avis encore que tu pèseras à son poids : la légende est presque aussi nécessaire que la pose. Le soupçon d'un passé bizarre, l'histoire invérifiable d'une grande pas-

sion dans un jadis héroïque et fabuleux, même l'accusation, formulée à voix basse, d'un vice étrange, — tout cela est utile (crois-moi toujours!), précieux; tout cela concourt à l'ahurissement universel dont tu bénéficieras. Et si tu attires la calomnie, tous mes compliments: rien ne vaut le halo du martyr.

IV.—LE PRETEXTE D'ECRIRE.

Te voilà paré, masqué et travesti comme il sied dans ton honorable profession...

J'y pense: si honorable qu'elle soit, encore faut-il dire pourquoi tu l'as choisie. Répète aux profanes que ton génie t'y poussait, mais sois prêt à satisfaire les curieux qui voudraient connaître plus précisément tes intentions, quel est ton idéal artistique ou quelle vérité tu crois avoir à dire. Et que tes déclarations verbales concordent avec tes productions.

Tout cela est très embarrassant, je le sais bien, et je sais bien aussi que, si tu avais le droit ou le courage d'être franc, ta réponse serait d'une extrême simplicité: "J'écris, parce que la littérature m'a paru, pour un qui ne serait pas empêtré de vains scrupules, un des métiers les plus lucratifs qu'on puisse faire..." Par malheur, la franchise t'est interdite...

Laisse! laisse tous les pédants dispersés dans leurs étroites et innombrables chapelles. Et pendant que tant de bons esprits s'égarent dans le bruit de doctrines ennemies, tristes pour la plupart, arbore, toi, le drapeau de "la vieille gaieté française"! Organise la ligue du bien public contre le pessimisme! Fais-toi journaliste, Marcellus, ou romancier, ou tout ce que tu voudras, dans l'hygiénique but de désopiler l'universelle mélanthropic.

V.—DE L'EXERCICE DES FONCTIONS D'ECRIVAIN.

L'important est de persuader les gens que tu travailles: tu peux dormir.

Habituer le public à une production copieuse et régulière, c'est faire un métier de chien — et de dupe. Un article tous les ans, un livre tous les lustres, c'est assez. Ce livre et cet article seront des événements si tu sais les précéder, les accompagner, les suivre d'opportuns reportages, d'indiscrétions spirituellement annoncées, etc.

— Bon! Mais à quel genre me vouer?

— Choisis-les tous! Sois polygraphe, Marcellus, et tu seras considéré.

Un usage assez fréquent, mais qui tend à disparaître, est de commencer par les vers. On continue par le roman et le journalisme. Cette progression, vérifiée par des générations, n'est pas mauvaise, et tu peux t'y conformer.

Et pourtant, je ne sais si tu n'aurais pas avantage à troquer le voluminet de vers contre un article "sérieux" de revue, sur un sujet d'histoire, de psychologie ou même de simple critique littéraire. Où ne peut conduire, par exemple, une médiocre étude sur Marivaux! Le bon ton, en ce genre d'écriture, est de dissimuler sous de très élégantes pirouettes de style une "vaste lecture" et une "érudition immense."

CHARLIE.

(A suivre.)

On veut prévenir ici l'encombrement des professions libérales; il y a un moyen bien simple d'y arriver: c'est de faire disparaître les trois-quarts des collèges soi-disant classiques, augmenter en les subventionnant libéralement l'efficacité de ceux qui resteront, et tripler le nombre des institutions où l'on enseigne le commerce et l'agriculture. Et pour obtenir ce résultat si désirable, attirer de l'Europe autant de savants que possible. — *Moniteur du Commerce.*

Une jeune dame qui a l'oreille un peu dure entre dans un bureau de poste et demande s'il n'y a pas une lettre à l'adresse de Mlle X...

L'employé.—Post' restante?

La dame.—Non monsieur, catholique.

On vend dans les Ecoles des Commissaires, à Montréal, des feuilles de dessin à tous les enfants. Rien de plus correct, et pour notre part, nous n'avons aucune objection à les acheter; seulement nous demanderons à M. Lacroix de l'Ecole Montcalm, ce que les enfants confiés à ses soins ont appris en fait de dessin l'année dernière. M. Lacroix est un homme consciencieux, entièrement dévoué à la grande cause de l'éducation, et nous sommes certains qu'il connaît les défauts de notre système; ne pourrait-il pas nous donner quelques détails?

Il serait à peu près temps de faire protéger officiellement la langue française si l'on ne veut pas la voir remplacée par un mélange baroque qui ne sera ni de l'anglais ni du français. M. Préfontaine, vous qui êtes à la tête du département des Chemins, vous avez le pouvoir de faire cesser cet état de choses. Pourquoi ne seriez-vous pas nommer une commission composée de deux hommes compétents, connaissant également les deux langues, qui seraient chargés de faire respecter l'orthographe et la grammaire. La chose se pratique en Europe, et il paraît qu'on s'en trouve bien. Voici ce que l'on nous adresse:

"Une tablette, en marbre s'il vous plaît, placée sur la façade de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, nous rappelle que cet établissement, "fondé en 1644 par Jeanne Mance," fut "transféré en 1861," etc., etc. Ne croyez-vous pas que c'est mettre le fait en question un peu trop à l'r? Les Sœurs ont certainement fait preuve de beaucoup de résignation en ne protestant pas contre cet écorchement de langue à la porte de leur hôpital; mais je vous avoue que cet r "transféré" m'affecte beaucoup la vue."

UN PLUS OU MOINS "FERRÉ" SUR LE FRANCAIS.

"Quelques Arabes, raconte Edmond de Amicis, s'arrêtaient devant nous, nous regardaient fixement, murmuraient des paroles du ton de quelqu'un qui implore une grâce, puis s'en allaient sans se retourner. Nous ne comprenions pas d'abord ce que cela signifiait! Il nous fut ensuite expliqué qu'ils nous suppliaient de demander à Dieu une faveur pour eux. C'est une superstition très répandue chez les Arabes que la prière des mulsumans étant très agréable à Dieu, il tarde ordinairement beaucoup à leur accorder les dons qu'ils demandent, pour avoir plus longtemps le plaisir d'entendre leurs sollicitations; tandis que la prière d'un infidèle, d'un chien, comme un chrétien ou un juif, lui est si désagréable, que pour s'en débarrasser il l'exauce immédiatement."

La Patrie du 6 courant relate le fait qu'une mère de famille n'a pas pu faire entrer ses enfants dans aucune des écoles de cette ville, parce qu'elle ne pouvait pas payer la rétribution mensuelle.

Quel beau système!

